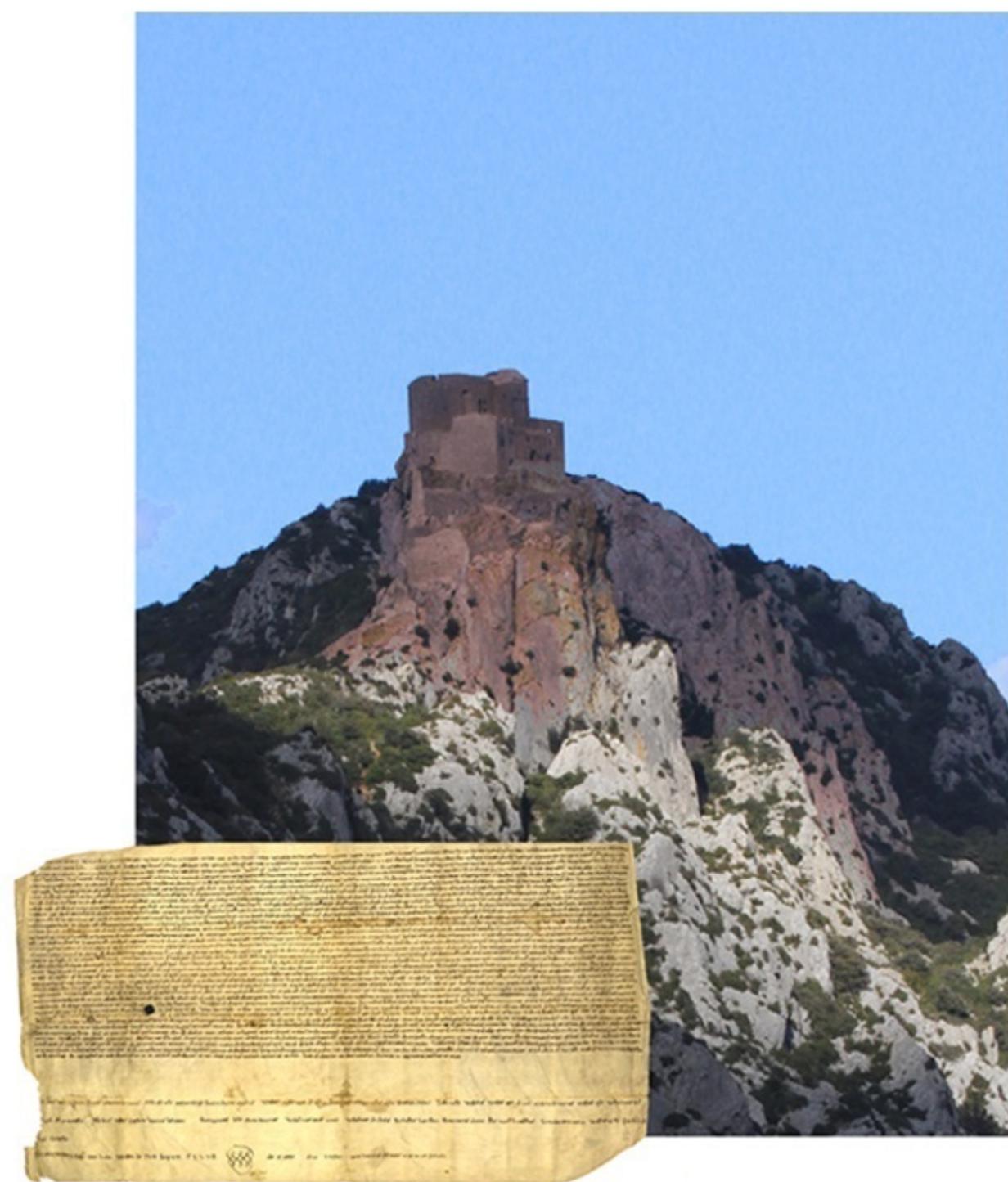

Quéribus : quand l'archéologie rejoint l'histoire

HERESIS

N°5

Février 2024



ISSN 2552-3007

CIRCAED

La revue numérique Heresis est publiée par le CIRCAED (Collectif International de Recherche sur le Catharisme et les Dissidences) et accessible sur le site web de l'association. Comme le collectif dont elle émane, elle répond à trois objectifs principaux :

- offrir à un large public aussi bien qu'aux spécialistes une information de qualité sur le catharisme et d'autres dissidences, religieuses ou non, de l'Europe chrétienne ou d'ailleurs.
- promouvoir une approche pluridisciplinaire de ces questions et faciliter le développement de rencontres et de collaborations entre chercheurs à l'échelle internationale à une époque où la question du religieux est au cœur d'une actualité souvent conflictuelle.
- développer la réflexion sur le sens et les enjeux des engagements religieux à partir de dossiers historiques dans lesquels la diversité des options et les oppositions offrent une large matière à la pensée du présent.

Mis en ligne sans périodicité préétablie, les numéros peuvent être soit des dossiers thématiques, issus ou non d'événements scientifiques organisés par le CIRCAED, soit des études particulières. Les langues de publications sont le français, l'anglais et l'espagnol. Sauf exception motivée, la revue ne publie que des inédits.

HERESIS est la revue sans périodicité du Collectif International de Recherche sur le Catharisme et les Dissidences (CIRCAED).

Diffusion gratuite exclusivement sur le site de l'Association CIRCAED :

www.circaed-heresis.com

Direction de la Publication : Présidence de l'Association CIRCAED.

Supervision : Bureau du CIRCAED

Editeur : Association CIRCAED - Siège social : Maison des Mémoires, rue des casernes, 81200 Mazamet

Correspondance : circaed@gmail.com

Secrétariat du CIRCAED : 14 rue des Catalpas, 31700 Tournefeuille

Maquette et réalisation : © CIRCAED.

Photos de Couverture :

Quéribus (Cliché J.-L. GASC)

Confirmation du testament de Bernard Taillefer comte de Besalù (Cliché M. & J.-B. GAU)
(ACA, CANCELLERÍA, Pergaminos, Berenguer Ramon I, Serie general, 36 dupl.)

ISSN 2552-3007

© **Février 2024**, tant pour la maquette que les contenus.

HERESIS est une marque déposée. Tous droits réservés pour tous pays.

Reproduction interdite, quel que soit le procédé y compris tirages, Internet, photocopie, base de données, ... (liste non limitative).

Toute représentation ou reproduction, même partielle, est illicite sans accord préalable (art. L 122-4 du code de la propriété intellectuelle).

L'envoi de textes et documents à HERESIS suppose que l'auteur possède les autorisations éventuellement nécessaires à leur diffusion et implique leur accord pour une publication libre de droits.

Sauf mentions contraires, les photos sont des auteurs.

Les opinions présentées n'engagent que leurs auteurs.

Sommaire

Marie-Élise GARDEL

Contextualiser la fortification

p. 5

Michèle et Jean-Bernard GAU

Quéribus : quand l'archéologie rejoint l'histoire

p. 19



Contextualiser la fortification

Marie-Elise GARDEL*

Résumé : *En introduction à l'article de Michèle et Jean-Bernard Gau, qui constitue une réelle avancée sur la connaissance de Quéribus et des fortifications de la région, nous avons pensé utile d'introduire cette contribution par une mise au point historiographique sur la vision que les historiens ont eu de la fortification à travers les siècles, aboutissant à l'archéologie médiévale et à la castellologie, auxquelles l'article sur Quéribus est une solide contribution. Nous livrons ensuite quelques réflexions sur le château de Quéribus et ses différentes fonctions, permettant de souligner tout l'intérêt des recherches effectuées par ces deux archéologues de 1985 à 1989 et la pertinence de leurs hypothèses.*

Mots-clés :

Quéribus, Corbières, Aude, Aragon, Fenouillèdes, château médiéval, fortification médiévale, castellologie, castrum, frontière, Croisade albigeoise, aristocratie méridionale.

Introduction

L'article passionnant de Michèle et Jean-Bernard Gau, publié dans ce volume d'*Heresis*, constitue une réelle avancée sur la connaissance du château de Quéribus et, partant, des fortifications médiévales de la région. Nous avons pensé utile de mettre en regard de cette contribution une approche historiographique de l'étude des fortifications à travers les siècles, aboutissant à la fin du XX^e s. à l'apparition de l'archéologie médiévale et de la castellologie, deux disciplines auxquelles l'article sur Quéribus est un apport conséquent.

De nombreux dictionnaires et ouvrages synthétiques sur les châteaux¹ ont tenté de définir la notion de fortification, apparue en 1360². J.-M. Pérouse de Montclos offre une définition générique, dans la notice sur la place forte : c'est pour lui l'« ensemble des ouvrages qui concourent à la défense de la place »³. Il distingue les différents

* Archéologue, docteure en Histoire médiévale, titulaire d'une HDR en Archéologie médiévale.

1 Mesqui (J.), *Châteaux forts et fortifications en France*, Paris, Flammarion, 1997, p. 493.

Bayrou (L.), *Languedoc-Roussillon gothique. L'architecture militaire de Carcassonne à Perpignan*, Paris, Picard, 2013, p. 287.

2 Augé (P.) dir., *Larousse Universel. Dictionnaire encyclopédique en deux vol.*, T. I, p. 760. Paris, Larousse, 1948 ; Robert (Paul), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré, 1973, p. 733.

3 Pérouse de Montclos (J.-M.), *Architecture, méthode et vocabulaire, principes d'analyse scientifique*, Paris, Inventaire général, 1972, rééd. 2004, pp. 486-487.

types d'ouvrages « servant d'appui dans le système de défense d'une frontière ou d'une ville » (place forte, forteresse, fort, citadelle et château-fort) et les différentes parties de ceux-ci. Ce vocabulaire étant adapté à la fin du Moyen Âge et à l'Époque moderne, nous proposons une autre terminologie, issue des textes médiévaux mentionnant des sites castraux. Il s'agit des termes : *roca, spelunca, castellum, castrum, castlar, caput castris, fortitias, forcias, turris, muri, burgus...*

La « fortification », qui est à la fois l'action de fortifier et son résultat, s'avère être un acte et un élément d'architecture majeur pour l'histoire d'un territoire, qui nous apprend beaucoup sur les entités de pouvoir qui les ont mises en œuvre, lorsqu'elles sont repérables dans les textes. Mais pour mieux comprendre l'élément fortifié, il convient de l'associer systématiquement à son contexte environnemental, économique et politique. D'évidence, c'est souvent l'élément le plus visible dans le paysage, qu'il soit urbain ou rural, et l'un des plus réactualisés : dilatation, rétraction des périmètres à fortifier, adaptation des moyens de défense aux moyens d'attaque, adaptation à de nouvelles voies de communication. Mais c'est un élément fortement lié à l'économie : son implantation est presque toujours motivée par un impératif de protection, mais aussi par la circulation de ressources agricoles, ou naturelles comme l'eau, le bois, les minerais, la pierre à bâtir ou même la pierre meulière⁴. L'eau comme ressource vitale et motrice joue aussi un rôle fondamental. André Debord, qui intitule la période 1050-1150 " Le temps des châtelains " pose une question majeure : « Où construit-on ces châteaux qui se multiplient depuis les dernières décennies du X^e s. ? [...]. Les châteaux des XI^e et XII^e s. peuvent être implantés dans des situations sans valeur stratégique, ni même topographique... pour servir d'appui à l'installation d'un pouvoir de contrôle⁵ ». L'économie a donc le premier... et souvent le dernier mot. Celle du métal a très tôt une grande importance dans cette partie du Languedoc, dotée de plusieurs massifs polymétalliques, dont les hautes Corbières⁶. Grâce aux recherches archéologiques⁷ et à la création d'un Projet Collectif de Recherche, publié en 2007⁸, nous avons pu examiner ces questions, en relation avec les fortifications de ces deux massifs.

C'est aussi un moyen d'affirmer le pouvoir, ce qui lui confère aussi une fonction symbolique, notamment à partir du XI^e s. où la *turris*⁹ va favoriser cette fonction, qui peut être déjà considérée comme ostentatoire.

L'implantation des éléments fortifiés, qu'il est donc nécessaire de contextualiser, est intimement liée à un environnement spécifique (géologie, cours d'eau, ressources naturelles...), mais elle est aussi parfois liée à d'autres ouvrages d'urbanisme préexistants : moulins, éléments de franchissement (ponts, gués) ainsi qu'aux voies de communication, parfois détournées pour passer sous leurs murs.

4 Bailly-Maitre (M.-C.), Gardel (M.-E.) dir., *La pierre, le métal, l'eau et le bois: économie castrale en territoire audois (XI^e-XIV^e siècles)*, publication du Projet Collectif de Recherche PCR 25, Carcassonne, Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude, 2007, 262 p.

5 Debord (A.), *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*, Coll. « Espaces médiévaux », Paris, Picard, 2000, p.89.

6 Bailly-Maitre (M.-Ch.), Gardel (M.-E.) dir., *Op. cit.*

7 Notamment celles dirigées par M.-E. Gardel et de M. et J.-B. Gau.

8 *Ibid.*

9 Tour de surveillance, haute et étroite, dans un premier temps.



Un peu d'historiographie

L'immense « forêt » que représente la production scientifique sur les fortifications et les châteaux ne facilite pas la tâche. Nous nous bornerons donc ici à évoquer la production française, et nous soulignerons, de façon sélective, les études qui ont le plus contribué, dans notre région, à faire évoluer la vision de la fortification. Avant le XX^e s., Carcassonne joue un rôle prépondérant dans la bibliographie. C'est seulement dans les années 1960 que les autres fortifications apparaissent, même si quelques excursions des sociétés savantes locales leurs avaient auparavant consacré quelques pages. Sous l'impulsion de recherches, pour la plupart extérieures à la région, est né un intérêt des auteurs pour les sites castraux du Languedoc, mais souvent avec l'engouement des années 1970-1980 pour le phénomène « cathare »¹⁰.

Aux XVI^e et XVII^e s., la vision, que l'on peut qualifier de « classique », de la fortification médiévale est purement historique et laisse peu de place à la description physique de la fortification : pour le Languedoc, les deux premiers historiens sont G. Catel¹¹ et G. Besse¹².

Au XVIII^e s., sont mis en œuvre des travaux historiques fondamentaux sur les sources de l'Histoire du Languedoc. Citons notamment ceux des bénédictins Dom Devic et Dom Vaissète, publiés dans l'*Histoire Générale de Languedoc*¹³, *La Gallia Christiana*¹⁴, les travaux de G. de Vic¹⁵, de T.-A. Bouges¹⁶, et de Viguerie¹⁷, mais aussi les publications du *Livre Noir* de Béziers etc. Ces travaux ont lieu dans le contexte de la naissance d'une vie scientifique collective (académies, bibliothèques...), mais n'y apparaissent quasiment jamais de descriptions concrètes des fortifications elles-mêmes...

Viennent alors les inventaires des préfets du Premier Empire. Claude-Ignace Bruguière, baron de Barante, né en Auvergne (1745-1814), préfet de l'Aude de 1800 à

10 Poisson (O.), « Les châteaux de l'Aude et la " catharisation ". Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! », *Patrimoine et passions identitaires*, Actes des Entretiens du Patrimoine, Paris, 8 janvier 1997, Paris, Fayard/CNMHS, Editions du Patrimoine, pp. 219-226.

11 Catel (G. de), *Mémoires de l'Histoire de Languedoc curieusement et fidèlement recueillis de divers auteurs Grecs, Latins, François & Espagnols ; et de plusieurs titres et chartes tirés des archives des villes et communautés de la même province, & autres circonvoisines*, Toulouse, Pierre Bosc, 1633, 1138 p.

12 Besse (G.), *Histoire des Antiquitez et comtes de Carcassonne* », Béziers, 1645, rééd. Paris, 1928.

13 Devic (Dom C.) et Vaissète (Dom J.), *Histoire Générale de Languedoc*, Toulouse, Privat, 1872-1892. 15 vol.

14 *Gallia Christiana, in provincias ecclesiasticas distributa, in qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum, religionum omnium quas vetus Gallia complectebatur, ab origine ecclesiarum ad nostra tempora deducitur, et probatur ex authenticis Instrumentis ad calcem appositis*, Paris, 1739, T. VI.

15 Vic (G. de), *Chronicon historicum episcoporum ac rerum memorabilium ecclesiae Carcassonis*, Carcassonne, S. et P. Daspe, 1667.

16 Bouges (Th.), *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne*, Paris, 1741, rééd. Peronnas, 1994, p. 21, 174.

17 Viguerie (P.), *Annales ou histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Carcassonne*. T. II, imprimé, T. I, manuscrit (Ms 13), Médiathèque de l'Agglomération du Carcassonnais, XVIII^e s.

1802, rédige à la fin de son mandat un *Essai sur le département de l'Aude*¹⁸... et, la même année, *Statistique du département de l'Aude par le citoyen Barante, préfet*¹⁹. Son successeur à ce poste, Claude Joseph Trouvé, né en Anjou (1768-1860), baron d'Empire en 1809 et préfet de l'Aude de 1803 à 1816 rédige une *Description générale et statistique du département de l'Aude...*²⁰ » (1818) qui apporte quelques précisions : il est le premier à donner le catalogue nominatif des tours de la Cité, un plan topographique et une légende.

Avant 1850, avant le Positivisme de Fustel de Coulanges, le Moyen Âge et ses ruines intéressent les Romantiques. C'est dans ce contexte que paraissent plusieurs « Voyages dans le Midi de la France »²¹. Il faut attendre la fin de la Guerre 1914-1918, pour que l'intérêt pour les ensembles fortifiés se ranime. En 1922, J. Poux entame une œuvre d'envergure, la première qui donne une description complète et détaillée des fortifications de Carcassonne²².

Mais si sa description n'a pas trop vieilli, ses interprétations méritent une révision. Les travaux effectués depuis, notamment en archéologie sur nombre d'ouvrages fortifiés, remettent désormais en question certaines des hypothèses formulées par J. Poux.

Naissance de la castellologie

Dans les années 1960-1970, on assiste à la naissance de la castellologie : trois archéologues, M. de Boüard (Caen), J.-M. Pesez (Paris) et G. Démians d'Archimbaud (Aix-Marseille), chacun à leur manière, font naître en France l'archéologie médiévale. Récemment, Élise Boucharlat, dans un « Panorama de l'archéologie castrale en France » rend hommage à M. de Bouard : « Une approche réellement archéologique, dans ses objectifs et ses méthodes, des châteaux et sites fortifiés étaient alors entièrement à construire. C'est cette équipe qui « institua en 1962 le Colloque international de castellologie "Château Gaillard", consacré à l'histoire et à l'archéologie du château médiéval »²³. Les fouilles du *castrum* de Rougiers en Provence, par G. Démians d'Archimbaud (Aix, 1980), fournissent la synthèse la plus complète publiée en France à cette date sur l'habitat castral et son mobilier. J.-M. Pesez (EHESS), dans le courant de la *Nouvelle Histoire*, s'intéresse aussi à l'Histoire rurale et au village, notamment avec les fouilles de Dracy (Côte d'Or)²⁴ et de Brucato²⁵

18 Barante (C.-I. de), *Essai sur le département de l'Aude, adressé au Ministère de l'Intérieur*, Carcassonne, G. Gareng, 1802, 298 p.

19 Barante (C.-I. de), *Statistique du département de l'Aude par le citoyen Barante, préfet*, Paris, Imprimerie des Sourds- Muets, 1801, 26 p.

20 Trouvé (Cl.-J.), *Description générale et statistique du département de l'Aude*, Paris, Firmin-Didot, 1818, p. 175.

21 Taylor (J.) et Nodier (Ch.), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Didot, 1833.

22 Poux (J.), *La Cité de Carcassonne : histoire et description*, Paris, Aubier, 1922-1938, 5 vol.

23 Faure-Boucharlat (E.), « Panorama de l'archéologie castrale en France », *Revue Archéologique du Centre de la France*, T. 48, 2009, <https://racf.revues.org/1353#>

24 Pesez (J.-M.), *Archéologie du village et de la maison rurale au Moyen Âge*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1996, 515 p.

25 Pesez (J.-M.), dir., *Brucato. Histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, Coll. Ecole Française de Rome, 1984, 2 vol. VIII-828 p.



(Sicile). A cette époque, l'étude des châteaux s'efface un peu au profit de *L'archéologie du village déserté*²⁶ et de l'espace domestique. Mais malgré cela, durant ces décennies, paraissent plusieurs synthèses et dictionnaires sur la fortification médiévale qui ont toujours la faveur du grand public, principalement orientés vers l'architecture militaire : citons entre autres, Finó (1967), Châtelain (1973), Ritter (1974), Salch (1979). Tous mentionnent des fortifications de la région étudiée, notamment les châteaux de Lastours et les châteaux des Corbières. Un travail fait date : celui de G. Fournier sur l'Auvergne, suivi d'une synthèse intitulée *Le château dans la France médiévale*²⁷ publiée en 1978. Il constate en effet : « archéologues et historiens se sont longtemps ignorés. En outre, les châteaux ont été trop longtemps isolés de leur contexte : pendant des générations, les archéologues se sont contentés d'en décrire les vestiges monumentaux...²⁸ ». Fait date aussi en 1979, le premier colloque de Flaran²⁹, consacré aux *Châteaux et peuplement en Europe occidentale du X^e au XVIII^e s.*

C'est dans ce contexte que les fortifications de la région émergent enfin, grâce à deux ouvrages : les *Citadelles du vertige* de M. Roquebert (1966) et les *Châteaux fantastiques* d'H.-P. Eydoux (1969-1974). A partir de 1980, sous la direction de l'architecte L. Bayrou, une collection de petites monographies est confiée le plus souvent à des archéologues : paraissent en premier lieu Lastours (M.-E. Gardel)³⁰ et Quéribus (J.-B. et M. Gau)³¹.

Le castrum sort de l'ombre

Les années 1970 ont eu une importance majeure dans la recherche sur l'habitat fortifié. En mettant en lumière dès 1973 le phénomène de l'*incastellamento*, Pierre Toubert³² a démontré dans sa thèse sur le Latium et la Sabine, mais aussi de manière plus générale, le changement que ce phénomène a entraîné entre le X^e et le XII^e s. dans les structures économiques et agraires, mais aussi le contresens qui avait été fait jusque-là sur le terme *castrum*, traduit systématiquement par « château ». Cet éminent chercheur a en quelque sorte « débloqué » la question des châteaux et de l'habitat fortifié du IX^e au XII^e s. : l'« *incastellamento* [est le terme] -consacré par l'historiographie italienne- pour désigner le mouvement qui a poussé les hommes à se regrouper ou à être regroupés en *castra* au cours des X^e-XI^e s. ». Son projet était notamment de contextualiser son sujet d'étude : « Après avoir dressé un état des

26 Collectif, *Archéologie du village déserté*, 2 vol., Cahier des Annales 27, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes/Armand Colin, 1970, 203 p. et pl. hors-texte.

27 Fournier (G.), *Le château dans la France médiévale, essai de sociologie monumentale*, Paris, Aubier/Montaigne, 1978, 397 p.

28 *Ibid.*, p. 5.

29 *Châteaux et peuplement en Europe occidentale du X^e au XVIII^e s.* Flaran 1, 1979, Auch, 1980.

30 Gardel (M.-E.), *Les châteaux de Lastours*, Carcassonne, Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc, 1981, rééd. 2007.

31 Gau (M. et J.-B.), *Le château de Quéribus*, Carcassonne, Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc, 1982, rééd. 2004.

32 Toubert (P.), *Les structures du latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IX^e à la fin du XII^e s.* Rome, Ecole Française de Rome, 1973, rééd. 2015.

sources et précisé les voies d'accès aux problèmes qui nous étaient indiquées, il a fallu d'abord étudier le milieu naturel et ses sollicitations »³³. Il décrit ce phénomène avec une simplicité déconcertante: « Nous avons vu s'accomplir au XII^e siècle un phénomène qui nous a donné la clé de l'intrigue. Le passage, entre les années 920 et le premier tiers du XI^e siècle d'un habitat dispersé avec ses *curtes* et son semis de *casae coloniae* à un habitat rigoureusement concentré en villages fortifiés (*castra*) a marqué dans tous les domaines une rupture qualitative décisive ». Et sur le plan économique et politique, « Le *castrum* a donc été reconnu comme la structure portante de tout l'édifice »³⁴. Pierre Toubert s'appuie sur les sources écrites pour apporter ses définitions et souligner l'ancienneté du phénomène : « le *castrum* désigne donc la forme ordinaire du village dans le Latium des X^e-XIII^e siècles, jamais le château, pour lequel le lexique local a recours au terme de *rocca castri* ou de *domus major castri*. L'« *incastellamento* » apparaît comme le point d'aboutissement d'un essor plus ancien du peuplement dont les débuts hésitants doivent être reculés jusqu'au IX^e siècle, voire jusque dans la deuxième moitié du VIII^e siècle »³⁵, car on assiste à la « dissolution de l'économie domaniale (...) du milieu du VIII^e siècle au début du X^e siècle »³⁶.

Pour le Bas-Languedoc, les travaux de Monique Bourin sur le Biterrois ont donné dans les années 1980-1990 une vision claire et détaillée du même phénomène³⁷. Sa thèse, novatrice elle aussi, va durablement marquer l'historiographie du phénomène castral en Languedoc. Au terme d'un panorama diachronique qui permet de comprendre l'origine des villages castraux, l'auteur, sans vraiment approfondir la différence entre *castellum* et *castrum*, qu'elle considère à la suite de Pierre Toubert comme des « doublets »³⁸, souligne la problématique principale : « en pratique, le problème se décompose en deux :

1. Pourquoi l'habitat s'est-il concentré autour de points forts à la fin du XI^e et du XII^e s. ?
2. Pourquoi et comment les villages ne se sont-ils pas contentés de la protection des demeures seigneuriales et se sont-ils entourés d'une enceinte qui leur donnait l'allure d'une petite ville ? »³⁹. Monique Bourin marque bien la différence avec les systèmes fortifiés des régions plus septentrionales, en analysant « les conditions dans lesquelles l'évolution globale de la société a conduit, non pas au village septentrional, dominé par le château, mais au *castrum* méridional »⁴⁰, plus fusionnels, donc.

33 *Ibid.*, T. 1 : p. XXXIV.

34 *Ibid.*, p. XXXV.

35 *Ibid.*, vol. I, p. 321.

36 *Ibid.*, vol. I, p. 450.

37 Bourin (M.), *Villages médiévaux en Bas-Languedoc, genèse d'une sociabilité (Xe-XIVe s.)*, 2 vol., Paris, Ed. L'Harmattan, 1987, 338 et 470 p.

38 *Ibid.*, T.I, p. 64.

39 *Ibid.*, T.I, p. 88.

40 *Ibid.*



Le rôle de l'aristocratie

Quant aux acteurs de ce phénomène dans la région, l'aristocratie méridionale et la coseigneurie ont été décrites et cernées par Claudie Duhamel-Amado⁴¹ et par Hélène Débax⁴² et, quant à l'histoire des mentalités et l'histoire religieuse, par Emmanuel Le Roy Ladurie⁴³ et Anne Brenon⁴⁴. Comme l'explique Claudie Duhamel-Amado, « la genèse du régime féodal languedocien a été décrite et confrontée au processus catalan par Pierre Bonnassie », qui « distingue trois phases »⁴⁵. Elle précise certaines de ces phases et les recentre chronologiquement pour le Languedoc, grâce à la documentation régionale. Elle insiste sur le fait qu'« entre 950 et 1030, les textes biterrois parlent déjà de *castra*, de *castella* et de *turris*⁴⁶ ». D'abord initiées et financées par l'autorité publique, les fortifications deviennent progressivement privées : les familles vicomtales « au cours des années 970-1020, conservent le contrôle de l'autorité publique et en lâchent des bribes à quelques privilégiés de leur parenté, fondateurs du premier réseau de fortifications privées »⁴⁷. On assiste à une « multiplication des centres de pouvoir [...] à partir et au milieu du [XI^e] siècle... ». Puis, à la fin du même siècle, « le nouveau consensus entre les maîtres laïques et ecclésiastiques [...] repose sur la mise au pas de l'aristocratie urbaine et castrale ».

De plus, « depuis près de deux décennies, la vision de la fortification du haut Moyen Âge s'est enrichie de nouvelles recherches de terrain, et le concept de « résidence aristocratique »⁴⁸ a émergé, sous l'impulsion d'André Debord et des recherches effectuées dans l'Ouest et le Sud-Ouest de la France.

En ce qui concerne le haut Moyen Âge, comme le constatait dès 2006 Luc Bourgeois⁴⁹ « l'historiographie récente des fortifications et des résidences élitaires du haut Moyen Âge est marquée par un évident renouvellement des problématiques », le principal écueil restant que les « antécédents carolingiens » sont la plupart du temps méconnus, mais depuis, la recherche a progressé sur le haut Moyen Âge : pour Patrice Conte et Florent Hautefeuille, c'est « pour la période « carolingienne » qu'est apparue une forte inflation en termes de nombre de sites étudiés, mais aussi de publications ».

41 Duhamel-Amado (Cl.), *Genèse des lignages méridionaux*, Toulouse, CNRS-Univ. Toulouse-le-Mirail, 2001, 534 p. (p. 172).

42 Débax (H.), *La féodalité languedocienne, XI^e-XII^e siècles, Serments, hommages et fiefs dans le Languedoc des Trencavel*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, 407 p.

43 Le Roy Ladurie (E.), *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, 642 p.

44 Notamment : Brenon (A.), *Le vrai visage du catharisme*, Toulouse, Loubatières, 1990 ; Brenon (A.), *Les cathares : vie et mort d'une Eglise chrétienne*, Paris, Grancher, 365 p.

45 Duhamel-Amado (Cl.), *Op. cit.*, 2001, p. 172.

46 *Ibid.*, p. 58-64.

47 Duhamel-Amado (Cl.), *Op. cit.*, T. 1, 2001, p. 172-173.

48 Barraud (D.), Hautefeuille (F.), Rémy (Ch.), *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, X^e-XV^e s., Recherches archéologiques récentes 1987-2002*, Actes du colloque « Résidences du pouvoir, pouvoir de la résidence. Travaux archéologiques récents entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles », tenu à Pau les 3, 4 et 5 octobre 2002, Archéologie du Midi Médiéval, suppl. n° 4, Carcassonne, CAML, 2006, 469 p.

49 Bourgeois (L.), *Op. cit.*, 2006, p. 113-141.

Et Quéribus dans tout cela ?

C'est dans ce contexte scientifique que se sont inscrites les recherches archéologiques de Michèle et Jean-Bernard Gau, autorisées par la mairie de Cucugnan et le Ministère de la Culture, qui ont recruté tous les étés une quinzaine d'étudiants et de passionnés et ont réussi ensemble à recueillir des données inédites, permettant une nouvelle lecture de ce site prestigieux. L'intérêt du site de Quéribus, perché à 728 m sur un socle calcaire de 1560 m², est en effet reconnu depuis 1907, date de son classement au titre des Monuments Historiques. La première mention connue (1020), correspond à la genèse du phénomène castral régional décrite par Claudie Duhamel-Amado (*supra*). Avant ces recherches, seule apparaissait dans les publications la fonction défensive et la période royale était principalement prise en compte.

Une fonction défensive

La principale fonction du site de Quéribus jusqu'ici connue et publiée est la défense de la frontière avec l'Aragon, effective à partir de sa prise en 1255. Les travaux qui restructurent le site en profondeur commencent vers 1258, mais le château est porteur de nombreux archaïsmes. En 1260, sa garnison se compose de dix hommes, mais elle diminue légèrement en 1302 : huit hommes, auxquels s'ajoute un chapelain.

Le caractère fortifié du site n'est pas à démontrer : sa situation, ses multiples enceintes, son appellation dès l'origine comme *castellum*... L'appareil, très différent selon les parties, est lisse et, contrairement à certaines parties de fortifications restructurées vers la même époque, dépourvu de bossages.

Le château est dominé par une tour maîtresse polygonale, résultant de plusieurs remaniements et ne présente pas de flanquements. La plupart des matériaux utilisés à toutes les époques proviennent du site même, à l'exception de cet élément majeur, dont les matériaux proviendraient d'une « carrière située de 3 à 4 km à vol d'oiseau à l'ouest au lieu-dit Las Fontetes »⁵⁰. Comme à Montségur, ce qu'on appelle généralement le « donjon » n'est autre que la tour maîtresse à fonction principalement défensive, mais où la fonction pourrait être de plus en plus résidentielle au cours des siècles, alors qu'à l'origine cette fonction était plutôt celle des corps de logis. Autre trait atypique pour une défense active, Quéribus ne possède pas de flanquements, contrairement à Peyrepertuse : les enceintes épousent les contours du site naturel, construites dans des conditions très difficiles, au bord des abrupts, en excavant la rupture de pente pour installer leurs fondations.

Les percements sont assez variés ici. Expression même de la défense active sur les constructions royales, les archères sont perfectionnées par rapport à celles qui étaient ménagées dans les enceintes de l'époque seigneuriale.

⁵⁰ Bayrou (L.), *Op. cit.*, 2013, p. 46.



L'éperon et le mur bouclier sont des réalisations typiquement « philippiennes » dans l'idée d'une défense active : à la Cité de Carcassonne, on peut citer la « corne » à l'extrémité sud et l'avancée du Tréseau, diamétralement opposée, l'éperon d'Aguilar et celui de Peyrepertuse, les murs boucliers de Quéribus et de Montségur, portant tous deux des traces de boulets.

A Quéribus, outre sa situation spectaculaire et clairement stratégique, de nombreux éléments démontrent sa fonction de défense et son caractère fortifié : entre autres, une bretèche sur consoles était installée au-dessus de l'entrée de l'enceinte supérieure. A Lastours, une bretèche du même type défendait la porte d'entrée du logis de Cabaret, mais il ne reste que les consoles.

Chaque partie du site est desservie par une citerne. Dans la plupart des châteaux, les citernes sont omniprésentes : on observe une citerne par enceinte, et peut-être même une dans la salle voûtée, sous le vestibule. Chaque partie est donc autonome. Les citernes, permettant la survie des garnisons en cas de siège, jouaient un rôle très important dans la fortification, et les constructeurs du XIII^e s. ont mis un soin particulier à les bâtir.

En outre, de nombreuses liaisons en bois et des échelles, en bois également, étaient installées pour relier les différentes parties de chaque fortification. Des platelages ont été notamment installés pour accéder aux portes situées en hauteur : ce dispositif était aménagé « entre la tour d'escalier de la tour maîtresse et le bâtiment sud »⁵¹.

On voit sur ce site, une adaptation évidente aux progrès des moyens d'attaque et une évolution vers la défense active, caractéristique des ouvrages royaux du XIII^e s.

Une fonction résidentielle

Ce qui semble évident pour le château de Carcassonne, siège du pouvoir régional abritant le sénéchal, représentant du roi, ne l'est pas pour les forteresses environnantes. Mais en réalité, chacune est équipée de corps de logis et de casernements permettant l'habitat permanent des châtelains et des membres de la garnison dans des conditions assez correctes : on y décèle la trace d'éléments de confort comme des foyers ou des cheminées (Cabaret, Quéribus, Peyrepertuse-Sant-Jordi, Montségur) et un soin particulier est apporté à leur construction. Tout est prévu pour l'habitat permanent, même à ces altitudes (entre 600 et 1200 m) : les châteaux sont tous équipés de citernes, de forges, d'écuries, de réserves à bois et à armement/munitions. En outre, la présence d'une chapelle castrale et d'un chapelain sur chacun de ces sites vient en appui de l'aspect permanent de ces sites fortifiés.

A Quéribus, la mention d'un chapelain au début du XIV^e s. pourrait donner une indication sur la création d'une chapelle. En effet, Saint Louis ayant été canonisé en 1297, ce vocable ne peut avoir été donné auparavant. Elle pourrait avoir été située dans la tour maîtresse ; en tous cas, à l'époque moderne, cette situation semble assurée⁵².

51 *Ibid.*, p. 94.

52 *Cf. infra*, article de M. et J.-B. Gau.

Mais au château de Quéribus, l'évolution « résidentielle » se voit surtout grâce à un des percements de la tour maîtresse qui possède une morphologie unique : elle ne ressemble à aucune autre, même à Carcassonne. Cette grande fenêtre à croisée chanfreinée, dont l'aspect suggère une transition Moyen Âge/Renaissance, détermine quatre ouvertures dont les deux inférieures sont rectangulaires et les deux supérieures en arc brisé. Elle est accessible par un profond ébrasement dissymétrique, couvert en arc surbaissé et muni de deux coussièges. L'appui sépare la fenêtre d'une autre ouverture à meneau sous-jacente, constituée de deux ouvertures carrées chanfreinées elles aussi, destinée à éclairer le sous-sol. De quand date cette ouverture ? En Ile de France, « les percements « modernes » apparaissent dès le milieu du XIII^e s. »⁵³ : est-ce une réalisation précoce d'un des maîtres d'œuvre originaires d'une région septentrionale ? Il s'agirait là d'une réalisation novatrice, il n'en existe aucune autre de ce type dans la région, même pas à la Cité... En revanche, on sait que des travaux « de restauration » ont été réalisés à partir de 1404 sur la chapelle Saint-Louis⁵⁴, ce qui serait une date admissible pour une fenêtre de ce type : M. et J.-B. Gau soulignent cette possibilité mais aussi la difficulté de s'appuyer sur un document disparu... La question n'est pas tranchée et mériterait une large étude comparative, dans tout le grand Sud et peut-être même au-delà.

Autre élément de confort résidentiel, une cage d'escalier quadrangulaire, accolée au mur sud de la tour maîtresse, contient un escalier en vis qui distribue les différentes parties de cette entité. « Apport proprement gothique dans l'architecture militaire du Midi »⁵⁵, l'escalier hélicoïdal est très présent sur les ouvrages de la Cité de Carcassonne et il en existait un à Montségur.

Un aspect ostentatoire

Dans les anciennes fortifications, on cherchait à voir sans être vu : c'est probablement le cas de Quéribus, comme le montrent les recherches de M. et J.-B. Gau, qui mettent en évidence les origines rupestres du château. Les travaux de construction en élévation qui restructurent ce site au XIII^e s., affichent au contraire la recherche de visibilité, voire d'ostentation : la silhouette de Quéribus domine le paysage, elle est visible de très loin. Quant aux châteaux de Lastours, ils sont même remontés sur la crête, pour les rendre moins vulnérables, mais surtout plus visibles de toute la châtellenie.

Comme à Carcassonne, où des voûtes remarquables ont été réalisées notamment aux Tours Narbonnaises et au Tréseau, c'est à Quéribus que la réalisation la plus spectaculaire est visible dans la salle dite « du pilier », qui supporte quatre voûtains à croisées d'ogives retombant sur des culots, et qui rappelle dans sa structure le palmier de l'église des Jacobins de Toulouse, réalisé vers 1275-1292. Cette voûte pourrait avoir été construite à cette période. On peut d'ailleurs considérer que son aspect

53 Bayrou (L.), *Op. cit.*, 2013, p. 67.

54 Mahul (M.), *Op. cit.*, t. IV, p. 537.

55 Bayrou (L.), *Op. cit.*, 2013, p. 50.



esthétique autant que fonctionnel affecte à ces travaux une intention ostentatoire, quelle que soit la fonction de cette salle à cette époque.

L'apport des fouilles archéologiques

Ainsi, grâce aux recherches de terrain de Michèle et Jean-Bernard Gau (1985-1989), et leurs recherches approfondies sur le dossier documentaire du site, la connaissance de ce site passionnant s'est considérablement enrichie.

Les fouilles ont permis tout d'abord d'identifier les fonctions d'un grand bâtiment rectangulaire distinct de l'ensemble, situé au pied du château et dénommé « plateforme »⁵⁶ par les archéologues. La stratigraphie, l'étude et la répartition du mobilier dans ce bâtiment ont permis d'identifier deux parties aux fonctions bien individualisées.

Un des corps de logis, au sud de la tour maîtresse, a aussi été identifié et fouillé⁵⁷ par leurs équipes : il s'agit d'un bâtiment rectangulaire à trois niveaux, en partie excavé dans la roche et dont les dimensions sont légèrement inférieures (8 m x 4,50 m env.) à celui de Cabaret (Lastours).

Par ailleurs, dans leurs observations, des éléments qui s'étagaient sur la pente rocheuse, ont été interprétés comme antérieurs aux travaux royaux, mais ont été englobés dans la forteresse du XIII^e s., qui fait alors apparaître trois enceintes juxtaposées.

Leur réflexion a aussi porté sur les accès primitifs, probablement supprimés lors de l'adjonction de nouvelles enceintes et la création d'un long accès en escalier qui a permis, à cette époque, de relier les différentes parties constitutives, comme à Peyreperouse, et de donner une cohésion à l'édifice.

C'est donc principalement dans la deuxième moitié du XIII^e s. que ce site a subi ses plus amples transformations, à la fois homogènes et spectaculaires, réunissant trois fonctions : une défense active plus efficace, un habitat permanent confortable et une architecture de prestige, expression de la puissance royale.

Les recherches de Jean-Bernard et Michèle Gau ont mis en évidence une chronologie beaucoup plus large que celle qui apparaissait auparavant. C'est surtout une remarquable démonstration de ce que peut faire apparaître l'association des sources historiques et archéologiques, ce qui, nous pouvons en témoigner, était loin d'être une évidence dans les années 1970-1980.

56 Fouilles J.-M et B. Gau, 1985-1989.

57 Fouilles M. et J.-B. Gau, 1985-1989.

Conclusion

Quel était donc le rôle de Quéribus ? A-t-il évolué au cours des siècles ? Sans déflorer l'article qui suit, soulignons simplement que le site, occupé temporairement avant le Moyen Âge, apparaît dès le début du XI^e s., non comme une simple tour à signaux, mais comme un véritable ensemble fortifié : c'est un *castellum*⁵⁸, et 50 ans plus tard, on le mentionne comme *castrum*⁵⁹ : c'est donc, avant le XIII^e s. un ensemble fortifié imposant et complexe, avec très probablement des parties dévolues à la résidence, dès l'époque carolingienne.

A Saissac, dans la Montagne Noire, on constate une même chronologie des mentions : c'est d'abord, en 960, un *castellum*, un ensemble fortifié purement militaire, avec une partie résidentielle relativement restreinte (fin X^e-début XI^e). Puis, en 1070, Saissac est mentionné comme *castrum*, ce qui indique la présence d'un habitat entouré d'une enceinte. Hautpoul présente aussi une chronologie comparable. C'est aussi le cas de Quéribus, pour lequel trois hypothèses semblent alors possibles :

- Soit Quéribus a été rapidement en échec sur l'aspect "habitat" (dès le XII^e s.?), n'arrivant pas à attirer suffisamment de population (trop venté, trop exposé aux attaques, en concurrence avec d'autres *castra* (Cucugnan ?). Quéribus, en position stratégique de surveillance sur un large rayon, des deux côtés de la barre rocheuse, n'aurait alors gardé que ce seul rôle militaire, peut-être avant même la Croisade albigeoise. Ce serait peut-être une tentative avortée du "Premier âge castral" (X^e - début XII^e s.).

- Soit Quéribus a été un *castrum* (habitat fortifié) de 1070 à 1255, comme Cabaret (Lastours), peut-être peu étendu et avec difficulté, compte tenu de la topographie, mais cela ne semblait pas poser alors de problèmes aux bâtisseurs...

- Dernière hypothèse, comme lors de sa prise en 1255, il fait fonction de refuge, c'est donc un lieu sûr, comme Montségur, où l'on a pu accueillir temporairement (dans la première moitié du XIII^e s.) la population fragile ou exposée à l'intérieur d'une enceinte.

Dans tous les cas, c'est un habitat castral qui a échoué, contrairement aux *castra* encore habités de nos jours : dans la première hypothèse, pour des raisons structurelles (faible attrait pour la population), dans la deuxième et la troisième, pour des raisons conjoncturelles (décision royale).

Les recherches historiques et archéologiques de Michèle et Jean-Bernard Gau renouvellent le regard sur ce site fortifié, en mettant en évidence sa longue durée d'occupation et l'ampleur des restructurations qui modifient ses fonctions à plusieurs reprises. En effet, c'est le seul des plus célèbres châteaux de l'Aude, qui semblait *a priori* n'avoir eu qu'un seul rôle militaire de surveillance et de contrôle du territoire. Or, on ne peut exclure, au regard de ces recherches et de la terminologie "*castellum/castrum*"⁶⁰, qu'il ait participé à l'*incastellamento*, phénomène largement répandu, même si c'est de façon transitoire. C'est le seul site phare du « Pays

58 1020-21 : *Ipsos castellos que dicunt Petrapetusa et Popia et Cherbucio* (cf *infra*, M. et J.-B. Gau)

59 1070 : *ipsum castrum Kerboc* (*ibid.*).



cathare » qui semblerait n'avoir jamais été un village castral, mais qui en a probablement été un durant un temps qui reste à déterminer. Il fallait une bonne connaissance du terrain aux auteurs de l'article sur Quéribus publié dans le même volume, pour faire apparaître toute la richesse de l'histoire de ce site. Qu'ils soient remerciés pour leur investissement au service du patrimoine médiéval et pour la pertinence de leurs observations.

60 Dans cette région, ce n'est qu'à partir du XIII^e s. que les fortifications sont appelées indifféremment *castellum* ou *castrum*, la terminologie utilisée n'aidant plus à déterminer si l'habitat perdure encore quelques temps...



Quéribus : quand l'archéologie rejoint l'histoire

Michèle et Jean-Bernard GAU*

Résumé : *La nature a fait de Quéribus un site exceptionnel pour l'observation, la transmission de signaux, la défense et le contrôle d'un lieu de passage important sur la dernière crête méridionale des Corbières. Les résultats des recherches sur le terrain, fouille et étude du bâti, reliés au complexe plus vaste de l'histoire régionale approfondissent la connaissance du site, de son occupation et complètent les déductions ou intuitions des historiens qui se sont penchés sur cette place forte. Occupée depuis l'âge du fer jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle, elle a participé de tous les événements conflictuels qui ont traversé notre région et qui ont façonné son aspect et ses systèmes défensifs. Ce travail tente d'éclairer les différentes phases de son évolution.*

Mots-clés :

Quéribus, Pérapertusès, Corbières, Aude, château, Chabert de Barbaira, forteresse royale, archéologie médiévale.

En dehors de Fernand Niel¹ et de Roland Schickler², aucun auteur n'a, à notre connaissance, consacré un ouvrage complet au château de Quéribus. Plusieurs en revanche, et non des moindres, lui ont accordé une partie de leurs études. Mais, le plus souvent, ils se sont penchés sur une période spécifique de l'histoire de la forteresse : la plupart du temps avant et pendant la Croisade contre les Albigeois, c'est le cas de Michel Roquebert³, d'Annie de Pous⁴ et de René Quéhen⁵, tandis que l'architecte et archéologue Lucien Bayrou⁶ privilégie la période royale. A notre niveau, modeste, nous tenterons d'utiliser, sur la base d'une ébauche de l'étude historique du site, les résultats de nos recherches archéologiques, alliés à une lecture du bâti pour proposer des hypothèses de datation de cette formidable sentinelle qui a traversé les siècles, stoïque, fière, résistant aux outrages du temps, des hommes et des vents depuis l'époque protohistorique jusqu'au XVII^e siècle finissant après avoir subi maints assauts et maintes transformations et évolutions. (fig. 1).

* michele.gaugrim@gmail.com - j_gau@orange.fr

1 Niel (F.), Quéribus, la dernière forteresse cathare, Paris, Robert Laffont, 1988.

2 Schickler (R.), Quéribus Temple solaire des Cathares, Cazilhac, Bélisane, 1996.

3 Roquebert (M.), Soula (C.), Citadelles du vertige, Toulouse, Privat, 1966.

4 Pous (A. de), Le Pays et la Vicomté Féodale de Fenollède du VII^e au XIV^e siècle, Paris, Roudil, 1973.

5 Quéhen (R.), Dieltens (D.), Les Châteaux cathares... et les autres, Montesquieu Volvestre, 1983.

6 Bayrou (L.) (dir), Entre Languedoc et Roussillon : 1258-1659 Fortifier une frontière ? Canet-en-Roussillon, Les Amis du Vieux Canet, 2004.



(fig. 1) Quéribus depuis l'est vers le Fenouillèdes (**)

Une forteresse à l'assaut des vents

Le château de Quéribus élève sa silhouette massive sur l'extrême crête méridionale des Corbières, plus précisément sur le chaînon de Galamus et de Quéribus, qui délimite les départements de l'Aude et des Pyrénées Orientales. Son emplacement, à proximité du Grau de Maury, autrefois nommé Trau de Quéribus, et sa position sur un promontoire rocheux, lui assurent une situation stratégique de premier plan puisqu'ils lui permettent de barrer l'entrée du massif des Corbières à l'ouest, de surveiller tant le nord que le sud et de transmettre des signaux à de nombreux points forts de la région. Vers le nord, les pentes de la crête sont bordées par le ruisseau de Cucugnan, affluent du Verdoble, tandis que se devine, au nord-ouest, émergeant de la roche, le château de Peyrepertuse. Vers le nord-est, au-delà du Mont Tauch apparaissent les premières hauteurs du Termenès. Au sud, un à-pic vertigineux plonge vers le terroir de Maury dont la rivière, en amont d'Estagel, va rejoindre l'Agly. Au sud-ouest, la vallée constitue le pays de Fenouillèdes dont l'originalité est d'appartenir à la terre occitane.

Un paysage de garrigue et de vignes, parsemé çà et là de bergeries, entoure la citadelle et son promontoire rocheux.



Une place de choix dans l'histoire

Depuis des temps immémoriaux, les Corbières ont abrité les hommes laissant des traces et des vestiges de Tautavel à la vallée du Verdoube, ou à celle de l'Agly, sans discontinuer de la Préhistoire⁷ à l'Antiquité, du haut Moyen Âge à nos jours. Convoitée par les Romains dès le II^e siècle avant notre ère pour ses gisements miniers, cette terre est ensuite occupée par les Wisigoths après la bataille de Vouillé en 507, au cours de laquelle Alaric II est battu par Clovis. Les Corbières deviennent ainsi partie prenante du royaume wisigoth durant trois siècles et cette région, jusqu'à la mer Méditerranée en remontant au-delà de Narbonne, prend le nom de Septimanie.

Période carolingienne

Après la prise de Narbonne par Pépin le Bref et sa mort en 768, le royaume est partagé entre Carloman et Charles I^{er}. Celui-ci, sous le nom de Charlemagne, devient seul roi des Francs en 771 et commence, après la bataille de Roncevaux (778), l'organisation des pays frontières : Septimanie, Urgel, Ausone, Gérone qui deviendront la Marche d'Espagne.

Dès le début du IX^e siècle, la Septimanie est partagée en onze comtés dont le Razès⁸ auquel appartient le pays de Peyrepertuse (Pérapertusès), mentionné pour la première fois en 842⁹ et qui englobe le site de Quéribus. Le comté de Fenouillèdes appartient alors au comté de Razès. Puis, par le jeu des successions et des alliances, il se retrouve en "copropriété" entre le Comte de Barcelone et celui de Carcassonne. Entre temps, Charles le Chauve divise en 864 la Septimanie ou marquisat de Gothie en deux duchés : Gothie et Marche d'Espagne ou marquisat de Barcelone¹⁰.

En 967, un héritier de celui-ci, Oliba surnommé « Cabreta », reçoit le comté de Besalù, le Fenouillèdes et sans doute le Pérapertusès. Après la guerre du Razès entre Oliba et le comte Roger I^{er} de Carcassonne, Oliba reste en possession du Fenouillèdes et du Pérapertusès¹¹. A sa mort, en 990, il a partagé ses domaines entre deux de ses fils dont Bernard "Taillefer" qui forme la maison de Besalù en recevant les comtés de Besalù, Berga, Ripoll, Vallespir, Fenouillèdes et le Pérapertusès.

Période féodale

Dès lors, la forteresse de Quéribus entre dans l'histoire avec sa première mention écrite en 1020. Il s'agit du testament de Bernard "Taillefer" qui lègue à son fils Guilhem le Gros les comtés et châteaux de Besalù, Ausone, Fenouillet, *ipsos*

7 Des vestiges ont été mis au jour en particulier dans des grottes du Grau de Padern. Rancoule (G.) et Térés (Ph.), *Canton de Tuchan et Communauté de Communes des Hautes-Corbières*, Narbonne, Vilatges Al País, 2003, p. 36-38.

8 Quéhen (R.), *La Seigneurie de Peyrepertuse*, Montesquieu-Volvestre, René Quéhen, 1975, p. 46.

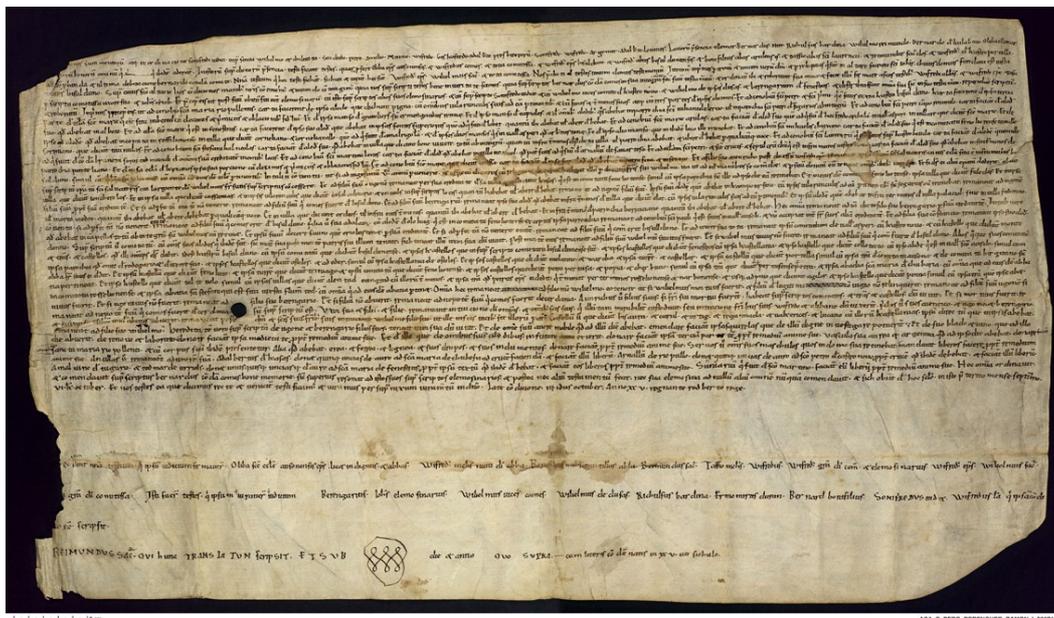
9 Dom Devic, Dom Vaissète, *Histoire Générale de Languedoc*, Toulouse, Privat, 1879, t. II, Preuves, c. 216.

10 Pous (G-E.), *Aux confins du Languedoc et du Roussillon*, Tuchan, G-E. Pous, 1977, p 37.

11 Marca (P. de), *Marca Hispanica sive limes hispanicus*, Paris, 1688, F° 86.

castellos quos dicunt Petrapertusa et Popia et Cherbucio, simul cum ipsa terra quam dicunt Petrapertusense [...] et usque ad puio quem dicunt Agilar¹² (fig. 2). Sa fille Garsinde, épouse du vicomte de Narbonne, avait reçu en dot le domaine utile (les revenus) de Quéribus. Par conséquent, durant le XI^e siècle et le tout début du XII^e siècle, les vicomtes de Narbonne tiennent ce château en fief pour les comtes de Besalù.

En 1111, le comte de Barcelone Ramon Berenguer III hérite des domaines du comte de Besalù et devient dès lors seigneur éminent du Perapertusès. Il hérite également du comté de Cerdagne en 1117. Sa domination s'étend alors sur six comtés dont Barcelone, Besalù, Cerdagne et Provence. Après être entré en possession des biens de son père, Ramon Berenguer IV, comte de Barcelone, épouse Pétronille, héritière du royaume d'Aragon. En 1162, leur fils Alphonse en devient roi. Dès lors, le Fenouillèdes et le Pérapertusès constituent la limite septentrionale des domaines soumis directement à la couronne d'Aragon, la forteresse de Quéribus étant l'une des pièces maîtresses de sa défense.



(fig. 2) Confirmation du testament de Bernard Taillefer comte de Besalù (1021) (ACA,CANCILLERÍA,Pergaminos,Berenguer Ramon I,Serie general,36 dupl.)

Le XIII^e siècle

A partir de 1208, débute une période des plus troublées de l'histoire de cette région à la suite de l'appel du pape Innocent III à la croisade pour éradiquer l'hérésie cathare. Ceci a pour conséquence de déposséder un nombre important de seigneurs méridionaux de leurs fiefs au profit des croisés. Les dissensions entre les seigneurs locaux ne font que brouiller davantage les cartes¹³.

12 Archivo de la Corona d'Aragon (A.C.A.), Archivo Real Pergaminos Ramon Berenguer I, n°36.

13 Quéhen (R.), Dieltiens (D.), *op. cit.* p. 97.



Pierre II d'Aragon fait concession en apanage des comtés du Roussillon, Cerdagne et annexes à son cousin Nunyo Sanche qui en dispose à son gré. En 1217, Guilhem de Peyrepertuse se soumet à Simon de Montfort¹⁴ et en 1224, grâce aux conquêtes liées à la croisade et au faydiment de Pierre de Fenouillet, Louis VIII donne le Fenouillèdes à Nunyo Sanche. Précisons que jusque-là le Fenouillèdes et le Péraperthusès étaient demeurés en dehors de l'affrontement. Mais cette région, peuplée de seigneurs faydits ne peut se résoudre à se soumettre à une suzeraineté étrangère. C'est ainsi, qu'impuissant devant les révoltes, Nunyo Sanche, régent du royaume d'Aragon, vend en 1239 le *castrum* de Peyrepertuse et sa seigneurie à Louis IX pour 20 000 sols melgoriens. Entre-temps, la mort de Simon de Montfort (1218) déclenche une reconquête de la part du comte de Toulouse. Celle-ci est écrasée en 1226 par le roi Louis VIII qui a pris la tête de la seconde phase de la croisade. Le traité de Meaux, signé en 1229, met définitivement fin à la croisade contre les Albigeois et la destruction de l'hérésie est désormais confiée à l'Inquisition.

Cependant, pour certains seigneurs et chevaliers occitans, la résistance continue et, en particulier, la place forte de Quéribus devient un lieu de refuge pour les hérétiques pourchassés. Le chevalier qui la commande se nomme Chabert de Barbaira, il a également été investi par Pierre de Fenouillet de l'administration du Fenouillèdes. A partir de 1247, des expéditions dirigées par les sénéchaux de Carcassonne tentent de briser cette résistance qui durera pour Quéribus jusqu'en mai 1255, date à laquelle Chabert abandonne la citadelle et ses appartenances au roi de France en échange de sa liberté¹⁵.

Le traité de Corbeil signé en 1258 entre les rois Louis IX et Jaime I^{er} d'Aragon fixe la frontière des deux royaumes et Quéribus, après avoir défendu les terres du sud, se doit maintenant de protéger celles du nord, en devenant forteresse royale.

La forteresse royale jusqu'au traité des Pyrénées

A partir de 1258, un gouverneur est nommé et des sergents installés, la forteresse fait l'objet, ainsi que ses voisines, de campagnes d'aménagements, réfections et consolidations durant toute la seconde moitié du XIII^e siècle. Après une période d'accalmie entre la France et l'Aragon qui dure environ jusqu'au milieu du XIV^e siècle, les conflits reprennent et vont ensanglanter encore longtemps cette région ; le Roussillon, le Fenouillèdes et la Cerdagne en sont l'objet, en effet, les Aragonais doivent se prémunir des héritiers des rois de Majorque qui veulent reconquérir ces terres.

Ainsi de 1364 à 1367, la lutte pour la conquête du trône de Castille entraîne le passage des Grandes Compagnies rassemblées par Du Guesclin¹⁶. Mais ceci n'est qu'un épisode parmi trois siècles de luttes incessantes entrecoupées de courtes trêves que se livreront les Aragonais, les Français et les Catalans, qui pour reprendre

14 Niel (F.), *op. cit.* p. 125.

15 BNF ms, coll. Doat, vol 154, f^o 132.

16 Bayrou (L.), *op. cit.* p. 24 et p. 45.

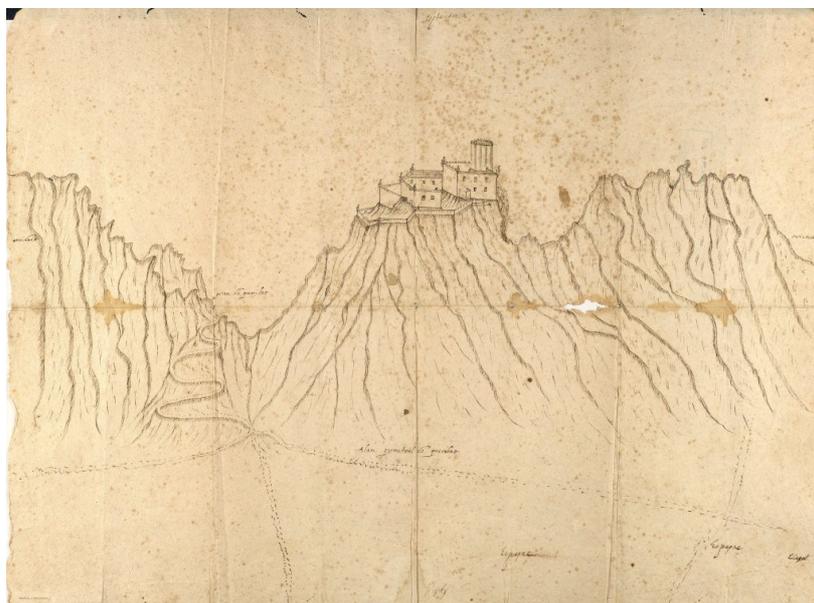
possession de comtés, qui pour conquérir des territoires, qui pour gagner sa liberté (Quéribus est pris par les Aragonais en 1473¹⁷, puis en 1482¹⁸).

Au cours du XVI^e siècle, des réparations sur les châteaux frontières sont demandées ou réalisées à quatre reprises¹⁹. Ces conflits quasi permanents sont aggravés par les guerres de religion et les attaques régulières des Huguenots entre 1562 et 1598. Ainsi en 1580, ceux-ci se seraient emparés de Quéribus et l'auraient saccagé²⁰.

Durant le XVII^e siècle nous continuons à assister à des prises de villes et de places-fortes entre les belligérants, Français et Aragonais, jusqu'aux capitulations respectives de Salses et de Perpignan assiégées par les Français (1642).

Cette guerre du Roussillon dure jusqu'en mai 1659 et le traité des Pyrénées, signé en novembre, met fin à ces hostilités qui ont ravagé toute la région, en attribuant le Roussillon et une partie de la Cerdagne à la France, fixant la frontière sur les crêtes des Pyrénées.

Dès lors, nos belles et fières forteresses perdent leur importance stratégique, cependant des châtelains y sont toujours nommés jusqu'à la Révolution. En 1685, un *Estat et Estimation des ouvrages les plus nécessaires qu'il convient être faits au Château de Quiribus*²¹ est dressé (fig. 3). Il semblerait que ces travaux n'aient jamais été réalisés²².



(fig. 3) Plan géométral de Quéribus, extrait de :
« Estat et Estimation des ouvrages les plus nécessaires qu'il convient être faits
au Château de Quiribus »

17 Mahul (M.), *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, Paris, 1857-1872, t. VIII, p. 158.

18 Bayrou (L.), op. cit. p. 46.

19 En 1526, 1538, 1559, 1565.

20 Fédié (L.), *Le comté de Razès et le diocèse d'Alet*, Carcassonne, Lajoux frères, 1880, p. 231.

21 Arch. Dép. Hérault, C 4056.

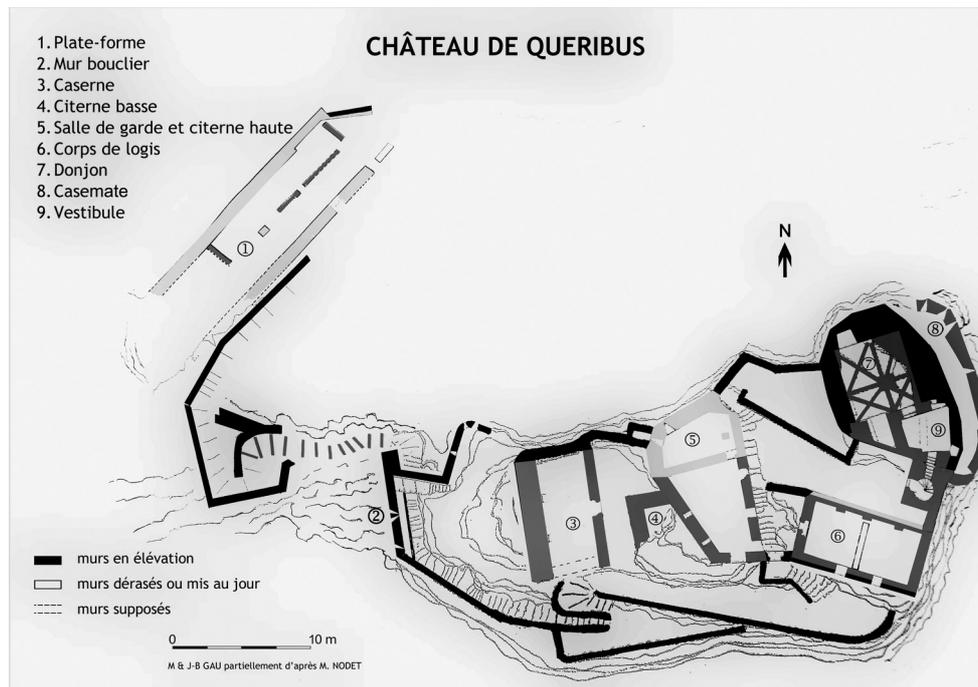
22 Gau (M. et J-B.), *Château de Quéribus, Rapport de fouilles*, 1989.



Où l'archéologie apporte sa pierre à l'édifice

Etat actuel de la forteresse (fig.4)

En dehors d'aménagements extérieurs dont nous parlerons en détail ultérieurement, on accède au château proprement dit par un escalier, tantôt fait de pierres de taille, tantôt creusé dans la roche, qui franchit après quelques degrés les vestiges d'un seuil et nous amène au travers de chicanes à l'entrée de la forteresse. Celle-ci est constituée, dans son état actuel, des vestiges de trois zones de défenses successives disposées en paliers.



(fig.4) Plan d'ensemble

La première partie protège l'entrée du château et défend l'accès ouest par une disposition particulière des murs, percés de meurtrières et de canonnières. Un chemin de ronde court le long de ces murs et un assommoir surplombe la porte (fig.5).

Après un nouvel escalier en chicane, le deuxième dispositif est constitué, face à l'ouest, par un mur en grand appareil de forte épaisseur. Ce secteur abrite les vestiges d'une salle rectangulaire qui porte des départs d'arcs diaphragmes. A proximité de ce bâtiment dénommé "caserne" se situe une première citerne. C'est dans ce secteur que l'on découvre les aménagements les plus visibles du socle rocheux (fig.6).



(fig. 5) Détail porte d'entrée basse avec assommoir



(fig. 6) Vue d'ensemble de la caserne

Enfin, un ensemble de constructions, de loin le plus important, coiffe le piton rocheux et comporte plusieurs salles ainsi que l'élément principal du château : le donjon. La porte d'entrée, précédée d'un large escalier, est voûtée en plein cintre et surmontée d'une bretèche (fig.7). Un vestibule dessert trois salles : l'une voûtée qui donne sur une échauguette ; l'autre au-dessus, anciennement dallée, communique avec une autre salle voûtée qui recouvre une seconde citerne et enfin le corps de logis à trois niveaux. Dominant l'ensemble, une cour permet d'accéder au donjon, masse imposante de forme polygonale irrégulière auquel s'acole une tour rectangulaire dotée d'un escalier en vis.



(fig.7) Bretèche de la fin du XIII^e siècle



(fig.8) Baie de la salle du pilier



Le donjon lui-même comprend deux parties : la première est constituée de deux salles voûtées dont l'une, inférieure, offre accès à un passage couvert qui aboutit à un ouvrage défensif, sorte de «caponnière» aboutissant à une «casemate» (avant d'être un accès et un passage, avant l'aménagement de la tour de l'escalier, cette salle a pu être une citerne, ainsi que le pense Fernand Niel), et l'autre, supérieure, qui comporte deux niveaux. La deuxième correspond à la salle du pilier. S'épanouissant en une sorte de palmier aux branches irrégulières, les nervures de la voûte d'ogives pénètrent dans le pilier cylindrique à base octogonale et reposent sur huit culots de type pyramidal. Dans un renforcement garni de coussièges s'ouvre une haute baie chanfreinée à meneau (fig.8).

Quéribus à travers les siècles (essai de datation)

La "dent" rocheuse qui émerge de la crête suffit à elle seule à constituer une défense naturelle. Claude Charles Fauriel, dans son *Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, avait déjà écrit que la roche de Quéribus constituait "l'un de ces sites [...] dont la nature avait fait des forteresses sans le secours de l'art". En effet, trois côtés sont à pic et seule la face ouest est accessible en raison de la déclivité du socle naturel ; c'est donc de ce côté-là que se sont principalement portés les efforts de protection.

De la Protohistoire aux Wisigoths

Cette position surélevée et isolée jouit en outre d'une situation exceptionnelle par l'étendue du regard que l'on peut porter au plus lointain de l'horizon, ce qui a pu par conséquent servir, dès la Protohistoire, de poste de guet pour surveiller tant la plaine roussillonnaise que les derniers contreforts des Corbières²³ ainsi que le passage du *Trau* de Quéribus. Ceci serait corroboré par la mise au jour de plusieurs tessons de céramique à décor digité datée de l'âge du fer. Nous pouvons donc faire remonter une occupation du site bien avant l'invasion romaine et envisager la présence d'un oppidum ou plutôt d'un *castellum* qui avait une fonction de surveillance et servait de refuge pour les peuplades locales. C'est ce que pensait déjà Louis Fédié : "Quéribus, ainsi que l'indique son nom primitif *-Kerbucium-* fut dans le principe un oppidum gallo celtique"²⁴. C'est à cette période que nous pouvons, grâce aux fouilles, faire remonter l'aménagement situé à 40 mètres en contrebas et à l'ouest de l'escalier d'accès d'un lieu dénommé la "terrasse"²⁵ qui est accessible depuis Quéribus par deux voies (fig.9). Elle forme un quadrilatère irrégulier dont la plus grande dimension sur un axe est-ouest est, en moyenne, de 12 mètres pour une largeur de 4 mètres. Entourée à l'ouest, au nord et à l'est par la roche, elle s'ouvre au sud sur la vallée et la plaine

23 Pous (A. de), *op. cit.* p. 47.

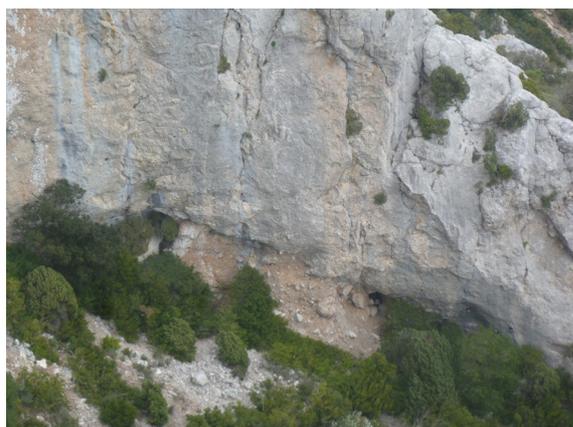
24 Fédié (L.), *op. cit.* p. 228.

25 Appellations attribuées par les auteurs, par commodité, pour les descriptions : terrasse, plate-forme, logis, caserne, magasin.

roussillonnaise. A l'ouest, la falaise rocheuse verticale se termine sur la crête, tandis que le mur rocheux nord laisse apparaître plusieurs types d'aménagements :

- au niveau du sol, nous avons mis au jour une importante zone de martèlement de la roche, caractéristique d'un fond de cabane ;
- en hauteur, des encoches en forme d'étrier et de petits plateaux martelés correspondent à des supports de poutres ;
- aux deux-tiers de sa hauteur il forme un à-plat qui permet d'accéder à un pertuis naturel, pour aboutir sur la face nord de la pente rocheuse.

Les sondages opérés dans la partie est de la terrasse, la mieux conservée, ont permis de dégager : la base d'un mur axé nord-sud, des éléments de couverture sous forme de tuiles dont la quantité laisse envisager un toit végétal et du mobilier céramique pouvant être daté de l'âge du fer (fig.10). Cet ensemble aménagé, à proximité immédiate du site principal, parfaitement discret, a donc certainement été utilisé dès la Protohistoire comme habitat et poste de guet. Fernand Niel y a même mis au jour des ossements humains²⁶.



(fig.9) Terrasse vue depuis la chicane



(fig.10) Panse à décor digité de l'âge du fer

Par la suite, d'autres habitats ont pu exister à cette époque le long de la face nord de l'émergence rocheuse : plusieurs encoches pour pièces de bois y sont creusées et attestent une volonté d'aménagement. Élevons-nous à présent de plusieurs mètres pour accéder par la face ouest qui monte naturellement par degrés à une zone actuellement dénommée caserne. Celle-ci a fait l'objet de multiples travaux destinés à modeler l'arête et le socle rocheux. Par ailleurs, le creusement, le débitage et le martelage de la roche en structure excavée ont permis de créer tout à la fois un plateau assez étendu, propice à l'accueil de constructions, et des murs rocheux parfaitement verticaux au nord et à l'est qui constituent les bases des limites du dispositif défensif. Sur ce plateau, un ensemble de murs a été édifié dont le seul témoin est le mur ouest. Celui-ci est érigé sur une assise en grand appareil bien visible en façade (fig. 11). Sa patine, ses gros modules, des boutisses de grande taille souvent juxtaposées, des

²⁶ Niel (F.), *op. cit.*, p. 21-23.



bouchons de calage, la faible quantité de mortier et une certaine anarchie dans les assises évoquent les murs en grand appareil connus depuis la période ibérique jusqu'au Moyen Âge et visibles dans plusieurs sites de la province de Gérone²⁷. Il formait à la fois une ligne de défense d'un mètre cinquante d'épaisseur et, certainement, un bâtiment très protégé, peu visible car encastré dans la roche, avec une vue exceptionnelle sur la vallée et la plaine du Roussillon. Pourrions-nous voir là les premiers aménagements fortifiés, puisque nous savons qu'ils étaient plus volontiers creusés dans la roche pour être discrets²⁸ ?



(fig.11) Mur extérieur ouest en grand appareil de la caserne

Pour l'Antiquité, nous supposons que le site a continué à être occupé jusqu'à l'installation des Wisigoths durant trois siècles. "Les Wisigoths, comprenant l'importance de ce point stratégique, voulurent y établir un moyen de défense et fondèrent une forteresse qu'ils appelèrent castrum de Kerbuccio²⁹". Le terme forteresse utilisé par Louis Fédié nous paraît excessif, nous parlerons plutôt de fortification. La présence de ce peuple est attestée à proximité puisque d'un cimetière de l'Antiquité tardive ont été exhumées plus de cent sépultures d'une population installée au lieu-dit *Las Tombas* près d'Estagel³⁰. Nous avons nous-mêmes mis au jour, lors de fouilles de sauvetage, plusieurs tombes de cette période près de Cucugnan³¹.

27 Moret (P.), *Les forteresses ibériques : de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Casa de Velazquez, 1996.

28 Bourin (M.), Gardel (M-E.), Guillot (F.) (dir.), *Vivre sous terre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 232.

29 Fédié (L.), *op. cit.* p. 229.

30 Fouilles de R. Lantier (*Gallia*, 1943, p. 153-188).

31 Gau (M. et J.-B.), *Rapport de fouilles de « La Vignasse »*, 1988.

L'époque carolingienne

A partir de 778, date de la bataille de Roncevaux, jusqu'en 801, date de la prise de Barcelone par Charlemagne, on assiste à la création et à l'organisation de la Marche d'Espagne, territoire "frontière" protégeant la Septimanie, ce qui a entraîné l'ordre de faire construire des fortifications et, en particulier, des tours de guet³² pour se prémunir des incursions sarrasines. De plus, la mise en place du phénomène d'aprision a pu contribuer au système défensif de cette région : des émigrants espagnols viennent s'installer dans les Corbières pour les repeupler et en assurer la surveillance.

Dans ce contexte conflictuel et à partir d'une base wisigothique, il est fort probable que dès la fin du VIII^e siècle ou au début du IX^e siècle le castellum³³ de Quéribus soit implanté, comportant un logis seigneurial et peut-être une tour. Pour lui assurer une meilleure protection, une muraille formant chemise a été construite. Nous en voulons pour preuve la présence, dans le parement extérieur de la façade nord du corps de logis, grand bâtiment situé au sud de la tour maîtresse, de vestiges d'un appareil en opus spicatum dit " en arêtes de poisson" typique des techniques de construction carolingiennes. En outre, côté sud, l'assise rocheuse a été aménagée et le terrain égalisé pour former un réduit supplémentaire dans lequel nous avons mis au jour des tessons de céramique carolingienne (fig. 12). En 864, le roi Charles le Chauve divise la Gothie ou Septimanie en deux duchés : le marquisat de Gothie et le marquisat de Barcelone³⁴, ce qui implique un possible renforcement des places fortes. La forteresse comportait nécessairement une réserve d'eau, il est donc probable que de cette période datent le creusement dans le rocher de la citerne haute, l'aménagement de la pièce voûtée au-dessus (corps de garde ?) dont le mur sud présente des traces d'un appareil datant de cette époque, ainsi que la salle dénommée "magasin" mitoyenne à la citerne.



(fig.12) Céramique carolingienne avec décor à la molette

32 Bayrou (A.), *Fenouillèdes diocèse d'Alet*, Saint-Priest-en-Jarez, Albert Bayrou, 1980.

33 Canal (J.), Canal (E.), Nolla (J.M.), Sagrera (J.), *El castellum Uellosos del Puig de Sant Andreu Vida i mort d'una fortificacio carolingia*, *Estudis del Baix Empordà*, n°24, Sant Feliu de Guixols, Institut d'Estudis del Baix Empordà, 2005, p. 5-54.

34 BNF, *Recueil des Historiens de France, Vie de Louis le Pieux*, t. VI, p. 91.



Des aménagements avancés

Lorsque le visiteur gravit le sentier qui le conduit à la forteresse, il passe sans s'arrêter devant un terre-plein délimité au nord-ouest par une muraille arasée. Peu d'auteurs y ont attaché une importance, si ce n'est Fernand Niel qui nomme cet espace "barbacane"³⁵ et M. G. Izard qui l'appelle, quant à lui, "Place d'Armes"³⁶. Pour notre part, nous nous contenterons de l'appellation de "plate-forme", son usage et ses abords ayant certainement varié au cours des siècles.

Cette plate-forme affecte une forme rectangulaire. Sa plus grande dimension selon un axe sud-ouest / nord-est, mesure environ 22 m. Sa largeur moyenne est d'environ 6,50 m. Cette zone est limitée :

- au sud par l'assise rocheuse qui supporte le mur de l'escalier conduisant à la première porte ;
- au nord par un mur de soutènement dérasé sur la quasi-totalité de sa longueur mais qui laisse cependant apparaître, dans sa partie est, des vestiges qui émergent au-dessus du sol actuel. D'une épaisseur d'un mètre, ce mur de soutènement présente un appareil constitué de pierres calcaires de taille irrégulière (gros blocs : 0,44 m x 0,33 m, blocs moyens : 0,38 m x 0,20 m, petits blocs : 0,29 m x 0,15 m) ;
- à l'ouest par le socle rocheux qui accuse une assez forte déclivité en direction de la zone de la terrasse.

Les campagnes de fouilles ont permis de dégager les bases d'un ensemble architectural cohérent ainsi que du mobilier qui a apporté des éléments de datation. Au sud, s'étend sur 9,30 m de longueur la base d'un mur parallèle au mur de soutènement nord, d'un mètre d'épaisseur avec parements en calcaire dolomitique : il se trouve percé d'une ouverture laissant passage d'homme, ainsi qu'en témoigne le seuil dégagé. Son prolongement à l'ouest est attesté par les traces de martelage du rocher sur lequel il reposait. La base d'un pilier permet d'envisager l'existence d'un bâtiment rectangulaire de 20 m sur 4,50 m en dimensions intérieures, qui possédait un toit à une pente couvert en tuiles de type canal supporté par une charpente dont la poutre maîtresse s'appuyait sur le pilier central. Bien que nous n'ayons pas d'éléments probants pour dater ce bâti, la plate-forme elle-même recèle des témoins d'occupation dès l'époque carolingienne. Sa forme allongée et ses dimensions rappellent les modules carolingiens retrouvés à Carcassonne et à Palaja, son emplacement sur et contre le rocher, ainsi que plusieurs tessons de céramique datés des IX^e et X^e siècles attestent cette ancienneté. En outre, là aussi, comme à la terrasse, la découverte de céramique de l'âge du fer confirme l'occupation du site en général dès la Protohistoire. Un peu plus d'un siècle plus tard, la guerre du Razès qui oppose Roger, comte de Carcassonne³⁷ et Oliba "Cabreta", comte de Besalù en 981 entraîne sans doute la construction et le renforcement de places fortes³⁸ de la part de ce dernier, dont

35 Niel (F.), *op. cit.* p. 26.

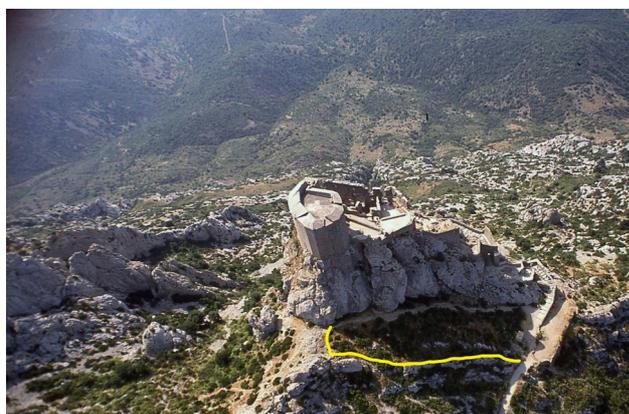
36 Izard (M. G.), « Étude sur le Château de Quéribus près Cucugnan (Aude) », *Bulletin S.E.S.A.*, t. XLI, 1937, p. 233.

37 Débax (H.), *La féodalité languedocienne, XI^e XII^e siècles*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 35.

38 Pous (A. de), *op. cit.* p. 44.

Quéribus, pour se prémunir d'éventuelles attaques. A l'issue de ce conflit, Oliba conserve le Pérapertusès. "A cette époque, on assiste à une multiplication des châteaux de montagne et des tours de guet"³⁹. A ce moment-là, afin de protéger les habitats évoqués plus haut, ce bâtiment et les structures (bâtiments centraux, réduit, citerne, espace caserne) édifiées au sommet de l'éminence rocheuse, une enceinte ou muraille formant une première ligne de défense⁴⁰ a dû être construite (fig. 13 et 14).

Elle débutait à l'angle nord-est de la plate-forme et s'appuyait sur une barre rocheuse parallèle au socle nord du château. Elle pouvait, par endroits, être relayée par l'arête rocheuse qui comporte des à-plats martelés ; elle s'étendait d'ouest en est sur une longueur d'environ 60 m et au-delà, sur une dizaine de mètres après un angle droit, venait rejoindre le pied de la roche qui supporte le donjon actuel. Ceci se justifie par le fait que les remparts du IX^e siècle, mêlant pierres et roche naturelle se fondaient avec le rocher. Enfin, nous sommes dans une zone tampon où l'on essaie d'arrêter les Sarrasins.



(fig. 13) Quéribus, depuis le nord (en jaune, enceinte carolingienne présumée, suivie de la plate-forme)



(fig.14) Quéribus depuis le nord-ouest (en jaune, enceinte carolingienne présumée)

L'analyse de ces données et leur mise en relation nous autorisent donc à entrevoir les abords accessibles du château sous un éclairage nouveau. En effet, nous pensons que la plate-forme qui portait, dès l'origine, une construction couverte s'insérait dans un vaste ensemble de fortifications, conforme aux enceintes du haut Moyen Âge.

Se pose maintenant la question des accès : une porte s'ouvrait dans cette ceinture de défense à l'entrée de la plate-forme, il n'en reste nul vestige mais elle est tracée sur le plan de M.-G. Izard ; par ailleurs, il fallait bien parvenir aux bâtiments sommitaux. Nous avons repéré sur le front nord du socle rocheux, légèrement à l'ouest du donjon, une haute et étroite faille naturelle, appareillée en deux endroits par plusieurs assises de moellons destinées à former de petits paliers afin, probablement, d'y stabiliser des échelles de bois escamotables qui pouvaient se remonter à l'aide de

39 Quéhen (R.), *op. cit.* p.49.

40 Niel (F.) *op. cit.* p. 27.



cordes (fig. 15). Cette cheminée d'accès aboutit à la terrasse haute. Ce type d'aménagement se retrouve dans plusieurs sites rupestres méditerranéens.



(fig.15) Cheminée d'accès

Du XI^e siècle à la Croisade

A la fin du XI^e siècle et au début du XII^e, les rivalités perdurent entre Bernard Aton IV, vicomte de Carcassonne (1082-1129) qui veut préserver son indépendance⁴¹ vis-à-vis de Ramon Berenguer II Le Grand, comte de Barcelone auquel il s'oppose.

C'est sans doute à cette période que les structures des IX^e-X^e siècles ont été dérasées et que, au même emplacement, l'on a érigé une tour. On en décèle les vestiges à l'intérieur du donjon actuel dans les bases à pans coupés constituées d'un petit appareil soigné et régulier que l'on pourrait dater du XI^e siècle. De même, le parement extérieur de la base de la façade sud comporte ce type d'appareil percé de trois étroites et courtes archères de type primitif qui pourraient être datées elles aussi de la même phase.

⁴¹ Quéhen (R.), *op. cit.* p. 57.

Un état de guerre quasi permanent a lieu de 1112 à 1194⁴², véritable "guerre de cent ans méridionale", entre les différents comtés qui constituent notre région : "... c'est de cette époque que datent les plus importants travaux de défense réalisés avant la conquête par la France"⁴³. Plusieurs éléments dans la forteresse témoignent de remaniements :

- la tour a pu être restaurée, surélevée et agrandie, en particulier par l'adjonction d'une sorte d'antichambre ou de vestibule au plan irrégulier, petite pièce voûtée en berceau dont le plancher du premier niveau repose sur un arc en plein cintre ;

- sous la tour, à l'aplomb de l'antichambre, s'ouvre une petite salle voûtée à partir de laquelle une ouverture creusée dans la roche débouche sur un passage couvert éclairé par trois ouvertures ; celui-ci, constitué en partie par un couvrement et un mur extérieur bâtis, en partie par la roche, pouvait être barré par une porte dont on peut déceler l'emplacement. L'ouvrage court le long de la base rocheuse du donjon pour aboutir à un petit espace voûté, en arc de cercle, muni de trois étroites meurtrières. Cet ensemble destiné à renforcer la défense côté oriental et qui protégeait la base de la tour d'éventuelles sapes a dû être construit à ce moment-là ;

- le logis : le mur nord intérieur a été reparablement au XII^e siècle, en particulier la partie est. Le mur oriental laisse apparaître l'ébrasement d'une archère à demi-obstruée et son appareil porte également les marques du XII^e siècle avec une construction élaborée en moellons parallélépipédiques. Le système défensif protégeant la tour semble donc avoir été agrandi et renforcé à ce moment-là ; plusieurs tessons de céramique datables de cette époque le confirment. Le mur sud, quant à lui, offre une base bien antérieure à ce que nous voyons en élévation, qui pourrait être datée du début du XIII^e siècle, ainsi que le mur ouest, qui porte d'ailleurs quelques traces d'appareil plus ancien. Ces ajouts à la muraille d'origine et ces aménagements pour former un logis ont pu coïncider avec l'arrivée d'une population venue se réfugier là en ces temps troublés de la Croisade contre les Albigeois. "On y voyait Pierre Paraire, diacre des hérétiques du Fenouillèdes, Raimond de Narbonne et Bugarraig, hérétiques que gardait là Chabert...". Chabert de Barbaira, chevalier commandant la place, y protégeait et accueillait aussi dès 1229 Benoît de Termes, "évêque cathare" du Razés, qui y meurt certainement assez âgé : *Item vidit apud Querbus in quadam sala Benegh de Terme*⁴⁴.

- un nouvel accès : l'abord par la faille devenant par trop inconfortable, une nouvelle voie a été créée par l'ouest, là où la pente est la moins abrupte. Elle part de la plate-forme et amène à l'entrée de la forteresse qui pouvait se situer en ce XII^e siècle près de la caserne. En effet, un pan de mur, légèrement sous celle-ci et dont l'appareil semble dater du XII^e siècle pouvait constituer un appui pour une porte. En outre, à proximité de la porte d'entrée actuelle, une encoche dans le rocher laisse à penser qu'un escalier, en partie en bois, a été construit. Or, cette encoche se trouve dans l'axe d'une autre, similaire, dans la roche du socle, en contrebas et dans l'axe également de l'angle nord-est de la plate-forme. Pourrait-on voir là les vestiges d'une construction qui aurait permis, antérieurement, un accès plus rapide et moins complexe, avant l'aménagement

42 Débax (H.), *op. cit.* p. 93 et s.

43 Quéhen (R.), *op. cit.* p. 63.

44 B.E.P. Toulouse, ms 609.



en chicanes ? En tout état de cause, c'est probablement à ce moment-là qu'a été fermé le débouché de la cheminée d'accès par une petite maçonnerie comportant un arc sous la terrasse à l'ouest du donjon, aménagement assez typique des XI^e / XII^e siècles.

Ainsi, cet ensemble fortifié commençait-il à prendre sa morphologie actuelle avec une tour, un logis et ses bâtiments annexes, un module caserne bien antérieur et un accès échelonné par l'ouest.

- la plate-forme : celle-ci a dû faire l'objet en cette fin du XII^e siècle, de remaniements et, en particulier, d'un cloisonnement de l'espace. En effet, nos recherches ont permis de mettre au jour, sous le prolongement oriental en élévation du mur de soutènement, une base plus large qui va s'épaississant. A 45° de celle-ci, part, perpendiculairement au mur nord, un mur transversal large de 0,50 m et présent sur 2 m de long. A une distance de 12 m à l'ouest, selon une orientation similaire, apparaît un second mur transversal du même type. Ces deux murs correspondent à des cloisons qui scindent l'espace intérieur en deux parties. Dans celle de l'ouest, un muret parallèle aux murs nord et sud, ainsi que la base du pilier complètent les structures (fig. 16).



(fig.16) Plate-forme, vestiges des structures mises au jour

Les éléments stratigraphiques, l'étude et la répartition du mobilier permettent de constater que le bâtiment était constitué de deux parties, l'une à l'ouest devait servir essentiellement d'écurie pour les animaux de selle et de bât, tandis que celle de l'est abritait un atelier de maréchalerie et une forge. En effet, différents types de clous, des fers de traits et pointes de flèches, des ferrures de porte ont été exhumés, ainsi que des scories sur un large secteur rubéfié. La céramique atteste également une occupation éventuelle en tant qu'habitat. La période la plus intense d'utilisation se situe du XII^e à la fin du XV^e siècle.

La forteresse royale de la fin du XIII^e siècle au début du XV^e siècle

Après la croisade contre les Albigeois, Louis IX a "la volonté de garder le Termenès et d'y placer des hommes à lui. [...] Tout le sud des Corbières fournissait, en effet, une ligne de défense exceptionnelle face aux territoires d'Aragon grâce à ses châteaux difficiles d'accès [...] et qui, une fois fortifiés par les ingénieurs royaux, devinrent des forteresses quasi imprenables"⁴⁵.

Le 11 mai 1258 est signé le traité de Corbeil qui définit la frontière entre la France et l'Aragon. Quéribus devient alors un des châteaux forteresses qui défend la frontière sud du royaume de France, sachant que le rattachement du Fenouillèdes à celui-ci n'a été effectif qu'en 1262 " par le mariage d'Isabelle d'Aragon et Philippe III de France, mais aussi par la mort d'Hugues de Saissac ", vicomte de Fenouillèdes⁴⁶.

De toute évidence, c'est à partir de ces années-là, en cette fin du XIII^e siècle, voire au début du XIV^e que se sont déroulées plusieurs campagnes de travaux de réfection, de consolidation et d'aménagements⁴⁷ destinées à agrandir et perfectionner les châteaux dépendants de Carcassonne.

Un accès en chicanes a été aménagé, taillé en partie dans la roche, sur le modèle de l'escalier Saint-Louis à Peyrepertuse, toutes proportions gardées bien sûr. Une nouvelle barrière défensive semble créée avec sa porte en plein cintre munie d'un assommoir et datable de la fin du XIII^e siècle, sa muraille ouest de 1,50 m d'épaisseur à la base et son chemin de ronde accolé qui se poursuit le long d'un autre mur en épousant le rocher. L'ensemble forme une sorte de « Z » et interdit l'approche grâce à trois meurtrières qui battent l'entrée.

Au-dessus, l'espace de la caserne a été agencé de façon à délimiter un bâtiment rectangulaire de 9,50 m sur 4,50 m utilisé comme cantonnement de tout ou partie de la garnison qui était à l'origine constituée de vingt sergents. De nombreux fers de trait découverts lors des fouilles témoignent de cette affectation. Le parement intérieur du mur ouest, reprise du mur originel, accueille deux départs d'arc diaphragmes qui supportaient dès lors le plancher du premier étage. Des plans anciens⁴⁸ montrent une cloison qui séparait la bâtisse en deux pièces au rez-de-chaussée. Le reste de l'espace était-il couvert ? Nous l'ignorons. Mais nous pensons qu'en même temps que cette caserne, a été creusée et maçonnée sur deux côtés la citerne basse, d'une contenance de 28 m³ environ, avec des pierres en remploi : la facture en est fruste.

C'est la partie sommitale qui a subi le plus de modifications et d'extensions. Les murs est et sud du logis sont complétés dans leur prolongement par un autre mur qui intègre une porte en plein cintre protégée par une bretèche typique du XIII^e siècle, semblable à celle du logis du château de Cabaret (Lastours), une petite baie ainsi qu'une autre ouverture. Du côté ouest, ils se poursuivent par un troisième mur percé de deux meurtrières. Au-dessous, à l'extrémité nord-ouest du magasin, une échauguette surplombe la zone de la caserne et le flanc nord du château. De cette fin du XIII^e siècle, nous croyons pouvoir dater de forts réaménagements de la tour. Ainsi, la salle

45 Pailhès (Cl.), *Recueil des Chartes de l'abbaye de Lagrasse, 1117-1279*, t. II, Paris, CTHS, 2000, p. LX.

46 Bayrou (L.), *op. cit.* p. 19.

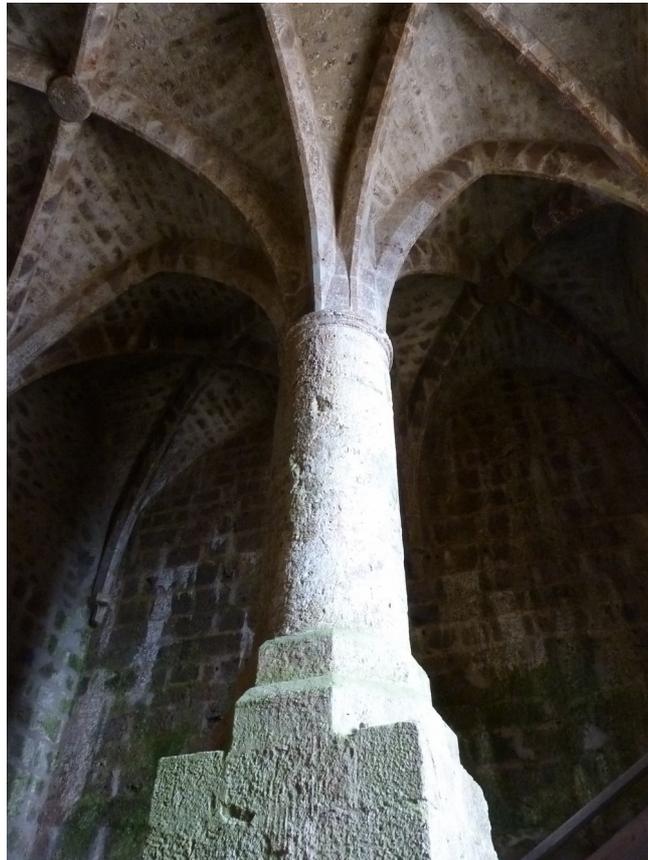
47 Niel (F.), *op. cit.* p. 203.

48 Arch. Dép. Aude, 1046W36 et Izard (M. G.), *op. cit.* (En encart, non paginé).



du pilier, son couvrement nervuré, sa voûte d'ogives, permettent de situer son édification ou à tout le moins sa profonde modification à la fin du XIII^e siècle ou au tout début du XIV^e siècle. Ils évoquent l'église des Jacobins à Toulouse ainsi que la Tour Carrée de l'Evêque à la Cité de Carcassonne ou encore Aigues-Mortes⁴⁹. Cet aménagement si particulier, sobre et élégant à la fois, dans un environnement de garnison militaire laisse à penser que la chapelle dédiée à Saint-Louis a été consacrée en ce lieu (fig.17).

Quant à la tour de l'escalier en vis, dont la porte est similaire à celle de Tour Régine à Lastours (milieu XIII^e s.), elle pourrait être légèrement antérieure au réaménagement du donjon, probablement du troisième quart du XIII^e siècle. En effet, elle est accolée à la partie XII^e siècle de la tour principale et non incluse dans la même maçonnerie. Cet escalier dessert les différents paliers de la tour ainsi que la terrasse sommitale ; il permet, de plus, l'accès à deux autres niveaux aujourd'hui disparus, l'un formé de constructions en bois type hourds courant le long de la face est, l'autre au sud constitué par une galerie couverte menant au logis.



(fig.17) Voûte de la salle du pilier

A partir de 1344, l'absorption du royaume de Majorque par l'Aragon réactive les sites fortifiés situés sur la frontière car celui-ci doit se préserver des Majorquins et

⁴⁹ Bayrou (L.), « Essai sur les techniques de construction des forteresses royales des Corbières, XII^e et XIV^e siècles », *Études roussillonnaises*, 1988, p. 169-170 et Bayrou (L.), *op. cit.*, p. 217-218.

des Routiers⁵⁰ qui sévissent durant toute la deuxième moitié du XIV^e siècle et le courant du XV^e siècle avec les Aragonais et les Grandes Compagnies. En 1393, le roi Charles V ordonne de réaliser des travaux de réparations sur *noz chateaulx de garde [...] qui du tout sont départiz et tournés en royne*⁵¹ : Quéribus fait partie de la liste. Quels travaux ont été réalisés précisément, il est assez difficile de le déterminer. Il s'agit de renforcements et de consolidations.

En 1404, le vicaire général de l'archevêque de Narbonne effectue la visite des églises des Corbières dont la chapelle Saint-Louis de Quéribus qui doit être réparée aux frais du roi⁵². Le document original est malheureusement perdu et nous n'avons aucun autre élément la concernant. Le document de 1685⁵³ la situe dans la salle du pilier.

Du XV^e siècle au XVII^e siècle

Des affrontements quasi permanents du milieu du XIV^e siècle au milieu du XVII^e siècle ravagent les Corbières et le Fenouillèdes soumis régulièrement à des incursions de la part des Aragonais, suivies de représailles françaises. Ainsi, Quéribus est pris en 1473 par les Aragonais⁵⁴, qui doivent se rendre en 1475, puis pris une nouvelle fois en 1482⁵⁵. Tout ceci n'étant pas sans dommages pour la forteresse et les autres places fortes similaires, le roi Charles VIII décide, en 1475, que le produit de la taxe sur le sel sera attribué à la fortification et réparation des "*places de la frontière arrière*"⁵⁶. L'apparition de l'usage de la poudre à canon en Languedoc à partir du milieu du XIV^e siècle entraîne des modifications dans la façon de guerroyer, même si cela n'entre en vigueur que lentement, les armes à feu portatives ne connaissant leur pleine efficacité qu'au XVI^e siècle. A plusieurs reprises au cours de ce siècle, Quéribus a dû bénéficier de réparations et de transformations, ainsi que ses consœurs de la frontière.

Le Gouverneur de Clermont-Lodève écrit au duc de Montmorency, connétable de France : *Vous avès aux places de Quéribus et Pierrepertuse, aucunes choses nécessaires à réparer que avecq peu de choses se feroit*⁵⁷. En 1538, une somme d'argent est allouée pour fortifier les places frontières⁵⁸. En 1565, "Le roi Charles IX demande aux Etats du Languedoc subsides pour restaurer les places fortes⁵⁹". En 1580, les Calvinistes s'emparent de Quéribus et le saccagent. Le roi Henri IV le fait réparer quelques années plus tard⁶⁰. Enfin, en 1597, les Etats généraux de Languedoc

50 Bayrou (L), *ibid.* p. 24.

51 Arch. Dép. Aude, 2J58, f° 17/1.

52 Mahul (M.), *op. cit.* t. IV, p. 537.

53 Arch. Dép. Hérault, C 4056.

54 *H.G.L.*, t VIII, p. 158 et Mahul (M.), *op. cit.* t. IV, p. 537.

55 Pous (G-E.), *op. cit.* p. 61.

56 Archives Municipales de Narbonne.

57 *H.G.L.* T XII.

58 Arch. Dép. Aude, H64.

59 Bayrou (L.), *op. cit.* p. 46.

60 Fédié (L.), *op. cit.*, p. 231.



prie le roi de France de faire réparer les châteaux des frontières d'Espagne qui tombent en ruine⁶¹.

De cette fin de XV^e siècle date vraisemblablement l'abandon de la plate-forme, en effet, toutes ses structures ont été systématiquement dérasées ; les pierres du bâtiment ont dû servir pour les restaurations du château. Ces faits peuvent être consécutifs à cette demande de travaux. En outre, la datation du mobilier mis au jour ne s'étend pas au-delà de cette période.

A l'instar de Fernand Niel⁶², nous pensons probable que les modifications profondes portées à Quéribus à l'occasion de l'adaptation aux armes à feu ont eu lieu à la toute fin du XV^e et au tout début du XVI^e siècle, d'autant que la forteresse a été mise à mal en plusieurs occasions.

Ainsi, le mur bouclier de la partie basse de l'enceinte fait l'objet de remaniements par le percement de deux canonnières, dont une double. Son parement extérieur, visiblement refait, reçoit, à hauteur de la canonnière double, une rangée horizontale de quatre boulets en remploi scellés dans la maçonnerie ; environ deux mètres plus haut, sept autres boulets sont disposés avec un espacement régulier (fig. 18).



(fig.18) Mur bouclier avec alignements de boulets

Le parement de la tour maîtresse est renforcé, consolidé et acquiert sa forme polygonale si exceptionnelle et caractéristique, tandis que la terrasse sommitale est

61 Mahul (M.), *op. cit.* p. 537.

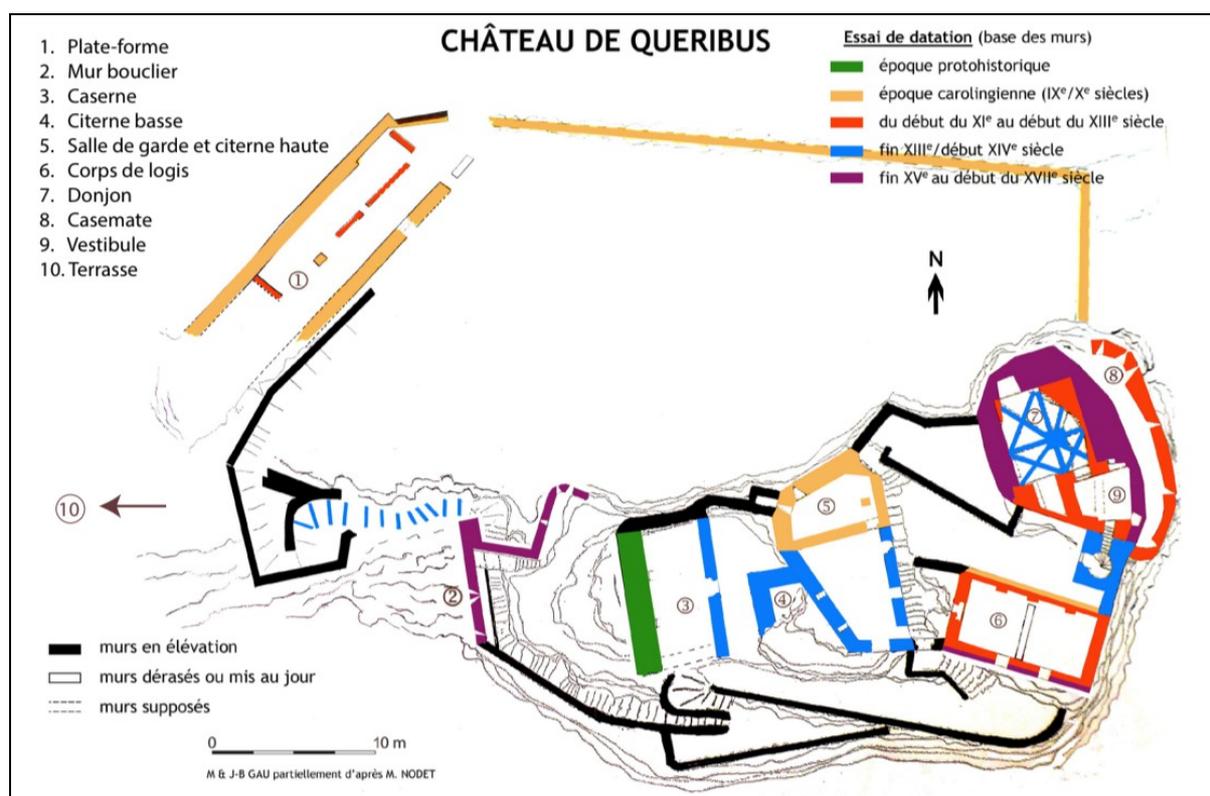
62 Niel (F.), *op. cit.* p. 209.

couronnée d'un parapet en glacis et dotée d'embrasures pour l'artillerie constituées par trois larges canonnières. L'assommoir ménagé dans un pan coupé est également ajouté. Par ailleurs, le passage couvert de l'ouvrage défensif protégeant la base est du donjon et qui contrebattait la plate-forme d'artillerie située en face est réparé ; son plafond porte des traces de coffrage typiques du XVI^e siècle⁶³. Le mur sud du logis voit sa façade percée de baies plus hautes pour plus de confort et subit des reprises au cours du XVI^e siècle, voire au début du XVII^e ; dans de nombreuses parties, des fragments de tuiles calent les pierres : cette restauration semble avoir été faite à la hâte et de façon peu soignée. Il en est de même pour le prolongement du mur nord du logis.

La citerne basse a été abandonnée vers le milieu du XVII^e siècle et a servi de dépotoir.

La vie chaotique de Quéribus dure ainsi jusqu'au traité des Pyrénées signé en novembre 1659, date à partir de laquelle il perd son importance stratégique, bien qu'une garnison y demeure. *L'Estat et Estimation des ouvrages...* réalisé en 1685 ne semble pas suivi d'effet et, bien qu'un châtelain soit nommé jusqu'en 1762, celui-ci réside à Cucugnan.

En 1880, Louis Fédié écrit : "Un amas de ruines jonchant le sol est tout ce qui reste aujourd'hui de la forteresse". Celle-ci s'est heureusement relevée et l'oubli dans lequel elle a sombré au cours des siècles derniers n'est plus de mise (fig.19).



(fig.19) Plan du site daté.

63 « A la Cité, sous les Lices hautes, [il existe] un réduit souterrain voûté en arêtes sur coffrage. La technique de construction rappelle celle des salles souterraines à fonction militaire du château de Saissac, construites aux alentours de 1595 ». Faucherre (N.), Gardel (M. E.) (dir.), *Carcassonne, La Cité, Etude, relevé et datation des fortifications*, PCR 2015-2016, Montpellier, SRA Occitanie, 2016, p. 181-182.



Conclusion

Nos recherches sur le terrain, confrontées à l'histoire des forteresses de frontière et de notre région ainsi qu'à la lecture du bâti ont permis de glaner de multiples informations en ouvrant quelques pistes. Les principaux résultats permettent la confirmation des points de base préétablis, mais aussi ils comportent la vérification d'hypothèses hardiment avancées par nos prédécesseurs et enfin quelques découvertes.

Cinq étapes principales peuvent être désormais identifiées dans l'occupation des lieux et la construction de structures :

- A l'origine, un oppidum protohistorique comportant la terrasse, lieu de guet et d'habitat tourné au sud, des habitats sous la face nord du rocher qui supporte la forteresse, l'espace de la caserne entièrement creusé dans la roche, ce qui permet une vision large sur la vallée et la plaine du Roussillon pour voir sans être vu.
- A l'époque carolingienne, ont lieu l'édification d'une première fortification équipée d'une chemise (mur nord du logis) au sommet du promontoire rocheux, le creusement de la citerne haute et du magasin mitoyen, la construction de la petite salle de garde au-dessus de la citerne, l'aménagement d'un corps de bâtiment avec son pilier sur la plate-forme, enfin la création d'une ligne de défense avancée qui rejoint la base du rocher socle de la tour.
- Une troisième phase s'échelonne du XI^e siècle au début du XIII^e et voit la transformation de la tour, la construction du vestibule attenant, la création d'une sorte de boyau aboutissant à une casemate qui vient compléter la défense à l'est, l'aménagement du logis, d'un nouvel accès et le cloisonnement du bâtiment de la plate-forme aux fins d'utilisation en tant qu'écurie et atelier (dont forge) et peut-être habitat civil.
- La forteresse royale subit de profonds ajouts et modifications dans la seconde moitié du XIII^e siècle et au début du XIV^e, à savoir : l'escalier d'accès dans la chicane et un nouveau système défensif, le creusement de la citerne basse, l'édification du mur fermant le bâtiment destiné au cantonnement de la garnison, dit caserne, la construction de la cuisine, la tour de l'escalier en vis et enfin le nouveau voûtement en ogive de la tour maîtresse ; c'est de cette période que l'on peut envisager l'abandon de la première ligne de défense avancée.
- Enfin, une dernière étape donne au château l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui avec l'adaptation aux armes à feu au début du XVI^e siècle. Ainsi, le mur bouclier de la première défense est fortement remanié, le parement extérieur du donjon et la plate-forme sommitale sont adaptés à l'artillerie et à la fin du XVI^e siècle, voire au début du XVII^e, la façade sud du logis est percée de larges baies. Le traité des Pyrénées en 1659 annonce le déclin progressif de la place forte.

Bien entendu, des zones d'ombre demeurent mais où serait le plaisir de la recherche s'il n'y avait pas de mystère ? Bien sûr, certaines propositions avancées restent des hypothèses, mais celles-ci constituent des pistes pour une meilleure connaissance de ce site exceptionnel.

Les auteurs tiennent à remercier Marie-Élise Gardel, Laurence Cornet, Dominique Allios, pour leur aide précieuse, ainsi que l'ensemble des chercheurs et spécialistes qui leur ont apporté leur concours, parfois essentiel. Enfin, une mention particulière à leur correspondante au sein des Archives du royaume d'Aragon.



Sources et bibliographie

Arch. Dép. Aude, 2J58, f° 17/1.

Arch. Dép. Aude, H. 64.

Arch. Dép. Aude, 1046W36.

Arch. Dép. Hérault, C. 4056.

Archivo de la Corona de Aragon (A.C.A.), Archivo Real Pergaminos Ramon Berenguer I, n°36. Bibliothèque d'Etude et du Patrimoine, Toulouse, ms, 609.

BNF ms, coll. Doat, vol. 24, f° 181-182.

BNF ms, coll. Doat, vol 154, f° 132.

BNF, *Recueil des Historiens de France, Vie de Louis le Pieux*, t. VI, p. 91.

Dom Devic, Dom Vaissète, *Histoire Générale de Languedoc*, Toulouse, Privat, 1879.

Mahul (M.), *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, t. IV, Paris, 1863.

Marca (P. de), *Marca Hispanica sive limes hispanicus*, Paris, 1688.

Miquel Rosell (F.), *Liber Feudorum Maior. Textos y estudios de la Corona de Aragon*, Barcelone, 1945, 2 vol.

Aurell (M.), *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne, 785-1213*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, 623 p.

Bayrou (A.), *Fenouillèdes diocèse d'Alet*, Saint-Priest-en-Jarez, 1980.

Bayrou (L.), "Essai sur les techniques de datation des forteresses royales des Corbières XIII^e et XIV^e siècles", *Etudes Roussillonnaises*, éd. Amis du Vieux Canet, 1988.

Bayrou (L.) (dir), *Entre Languedoc et Roussillon : 1258-1659 Fortifier une frontière ?* Canet en Roussillon, Les Amis du Vieux Canet, 2004.

Bourin (M.), Gardel (M-E.), Guillot (F.), (dir.), *Vivre sous terre*, PUR, Rennes, 2014.

Canal (J.), Canal (E.), Nolla (J.M.), Sagrera (J.), El castellum Uellosos del Puig de Sant Andreu Vida mort d'una fortificació carolingia, *Estudis del Baix Empordà*, n°24, Sant Feliu de Guixols, Institut d'Estudis del Baix Empordà, 2005, p. 5-54.

Costa i Roca (J.), *Xacbert de Barbera Lion de combat, Biographie*, Perpignan, éd. Trabucaire, 1989.

Courrent (J-P.), "Excursion des 3 et 4 juin 1906 aux châteaux de Pierrepertuse et de Quéribus", *Bulletin de la SESA*, t. XVIII, 1907.

Courrent (J-P.), "Notes archéologiques sur les ruines des anciennes forteresses de Pierrepertuse, Quéribus et Aguilar", *Bulletin de la SESA*, t. XLV, 1941.

Eydoux (H-P.), *Châteaux fantastiques*, t. III, Paris, Flammarion, 1971.

Fédié (L.), *Le comté de Razès et le diocèse d'Alet*, éd. Lajoux, Carcassonne, 1880.

Gau (M. & J.-B.), "Contribution à l'étude du château de Quéribus", *Hérésis*, n° 12, juillet 1989, p. 89-104. Gau (M. & J.-B.). *Le château de Quéribus, guide du visiteur, Archéologie du Midi Médiéval*, supplément au t. 22, 2004.

Gau (M. & J.-B.), Synthèse des fouilles menées au Château de Quéribus, Cucugnan (Aude) entre 1985 et 1989, *Archéo 66*, n° 36, 2021.

Izard (M. G.), « Étude sur le Château de Quéribus près Cucugnan (Aude) », *Bulletin S.E.S.A.*, t. XLI, 1937, p. 233.

Moret (P.), *Les forteresses ibériques : de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Casa de Velazquez, 1996.

Niel (F.), *Quéribus, la dernière forteresse cathare*, Paris, Robert Laffont, 1988.

Poudou (F.) (dir.), *Canton de Tuchan*, Vilatges al pais, Narbonne, Fédération audoise Léo Lagrange, 2003.

Pous (A. de), "Les tours à signaux des Vicomtés de Castelnuou et de Fonollède au XI^e siècle", Paris, *Bulletin monumental*, n° 105 et 106, 1947 et 1948.

Pous (A. de), *Le Pays et la Vicomté Féodale de Fenollède du VII^e au XIV^e siècle*, Paris, Roudil, 1973.

Pous (G-E.), *Aux confins du Languedoc et du Roussillon, le détroit de Tuchan*, Espéraza, 1977.

Quéhen (R.), *La seigneurie de Peyrepertuse*, Montesquieu Volvestre, 1975.

Quéhen (R.), Dieltens (D.), *Les Châteaux cathares... et les autres*, Montesquieu Volvestre, 1983.

Roquebert (M.), Soula (C.), *Citadelles du vertige*, Toulouse, Privat, 1966.

Sabarthès (Abbé A.), *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*, Paris, Imprimerie nationale, 1912. 14

(**) *Tous les clichés de cet article sont de Michèle & Jean-Bernard Gau*